FRANCE FOOTBALL

À L'ORIGINE DU BALLON D'OR®

N° 3 926

JANVIER 2023

BALLON D'OR

Law, le premier King de Man U

+

HOMMAGE
Pelé et "ses" 7 Ballons d'Or

RÉCIT
Le formidable combat de David Sommeil

CARNET DE BORD
Les secrets argentins de Tagliafico

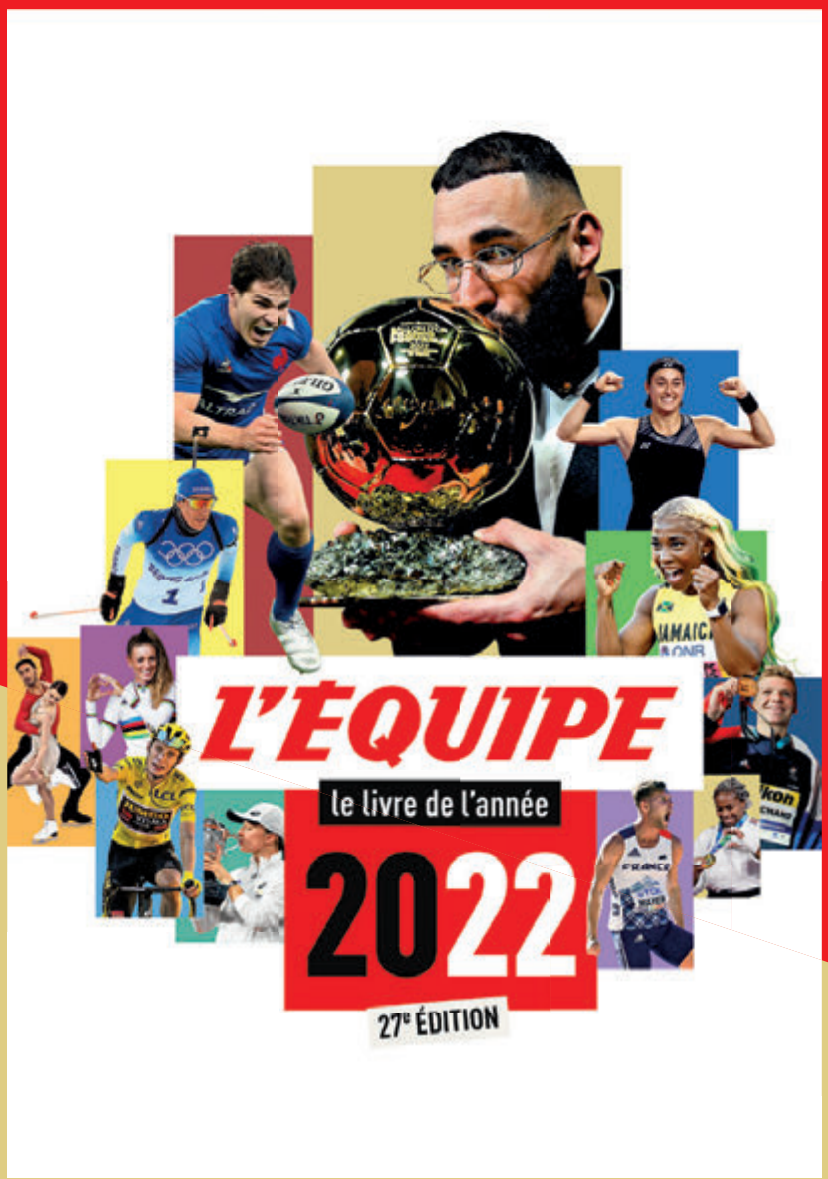
ENTRETIEN

"LA FRANCE FAIT PARTIE DE MOI"

Marco Verratti

Supplément de L'ÉQUIPE n° 24990 – 14 janvier 2023 – Ne peut être vendu séparément. Alan Gelati

nouveau !



revivez l'année sport 2022 avec L'Équipe

19,50€

L'ÉQUIPE

chez votre marchand de journaux et en librairie

FRANCE FOOTBALL

LE SUPPLÉMENT MENSUEL
DE L'ÉQUIPE

DIRECTION, ADMINISTRATION, RÉDACTION, VENTES, PUBLICITÉ
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92100 Boulogne-Billancourt Cedex
T. 01 40 93 20 20
F. 01 40 93 24 92
CCP Paris 9 427 90 C

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL,
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Laurent Prud'homme

ÉDITEURS
Éric Matton

RÉDACTION
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Jérôme Cazadieu

RÉDACTEUR EN CHEF
Pascal Ferré

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
Emmanuel Bojan

RÉDACTION
Dave Appadoo,
Olivier Bossard,
Thomas Simon,
Théo Troude

RESPONSABLES D'ÉDITION
Laurent Crocis,
Olivia Blondy

CRÉATION MAQUETTE
Sylvestre Hovart

DIRECTION ARTISTIQUE
Bertrand Lacanal, Yann Le Duc,
Pierre Wendel, Fabien van der Elst

RESPONSABLES ICONOGRAPHIE
Anne-Laure Vallet,
Antony Ducourneau, Virginie Hadri

ADMINISTRATION, DIRECTEUR PRÉPRESSE ET FABRICATION
Bruno Jeanjean

PHOTOCOMPOSITION, PHOTOGRAVURE
SAS L'Équipe

IMPRESSION
Newsprint, Rotocolor
Origine du papier : Allemagne
Certifié : PEFC, eutrophisation : Ptot 0.003 kg/T de papier

SERVICE ABONNEMENTS
T. 01 76 49 35 35

PUBLICITÉ
Amaury Media

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL
Kevin Benharrats

DIRECTRICE GÉNÉRALE ADJOINTE
Christèle Campillo

EXÉCUTION-PLANNING
Nadia Lanak, Ghislaine Davoust

COMMISSION PARITAIRE
N°1227K82523
ISSN02453312

Ballon d'Or et France Football sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright France Football et Presse Sports. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

S'ATTENDRE À LA SORTIE

Pascal Ferré
Rédacteur en chef

On ne choisit pas toujours sa sortie. Quelle qu'elle soit. Celle, définitive, du "Roi" Pelé aura été émouvante, populaire, grandiose. Tout l'inverse de celle de Noël Le Graët, un autre roi en son genre, qui a rejoint "Dibu" Martinez l'espace d'une troisième mi-temps de nazes dans le minable, le pitoyable et le misérable. Celle de Cristiano Ronaldo, pour ses au revoir avec le très haut niveau, aura semblé plus fumeuse que fameuse.
Forcément, dans ce panorama, celle de David Sommeil apparaît tout autre. Emprisonné dans son corps et sa tête depuis bientôt quinze ans, l'ancien défenseur force depuis l'admiration par son abnégation, sa résilience et sa dignité. Privé, depuis ce maudit 20 août 2008, de ses mouvements, un temps, ainsi que de la parole et d'une partie de ses facultés cognitives, le Guadeloupéen était en train de préparer sa sortie de carrière quand il fut fauché par cet accident cérébral. Entré depuis en résistance, le colosse des Abymes, parfaitement protégé par un magnifique cordon sanitaire, a multiplié les matches. Pas forcément amicaux. Pour sans cesse repousser l'inéluctable et jouer les prolongations. Un combat formidable que nous suivons en coulisses depuis plus de six ans par l'entremise de sa femme, Clarisse. Une immersion touchante, glaçante, poignante. Et marquante, comme le sont de temps à autre certains sujets. C'est le genre de privilèges – car c'en était un – et de compagnonnages qui escortent la vie d'un journaliste à *France Football,* ce magazine qui n'en finit pas d'abriter des trésors, et pas seulement dorés. Le hasard, la coïncidence et/ou la providence ont fait que ce sujet serait notre dernier dans les pages de cet inestimable *FF*. Il y a sans doute des sorties plus malencontreuses.
Merci à Christèle, Zoé, Tom et Maxime. Et à tous les autres.

France Football, tous les deuxièmes samedis de chaque mois avec L'Équipe :
Chez votre marchand de journaux
Par abonnement, rendez-vous sur *www.lequipe.fr/go/francefootball*

Sommaire

ZONE MIXTE

6 Instantané
Cristiano, le messie
Flamme en rose

10 Mon héroïne
Raquel Rosa, à l'écoute des autres

12 Cazarre
We cry for you Argentina

À L'AFFICHE

14 Hommage
Pelé, un destin qui aurait pu être doré

30 Carnet de bord
Tagliafico, le sacre
de l'Argentine vécu de l'intérieur

34 Entretien
Marco Verratti : "J'aime la France !"

42 Au tableau !
Quand le Libourne-Saint-Seurin
de Furlan élimine le grand Lyon

48 Récit
David Sommeil, un si long combat

TEMPS ADDITIONNEL

58 Ville de foot
Édimbourg, enivrante passion

BALLON D'OR

64 Sur les traces de...
Denis Law, le premier King
de Manchester

69 Paroles de juré
Pascal Ferré : "Je pourrais dire
que j'ai fait peur à Messi"

70 Pas trop cliché
Vialli, le Roi Lion est mort

Action Plus Sports Images/Alamy Stock Photo - Iorgis Matyassy/L'Équipe - Franck Seguin/L'Équipe - Sébastien Leban/L'Équipe - PA Images/Alamy Stock Photo

nouveau !

L'ÉQUIPE 1000 UNES

76 ans d'histoire du sport
Les unes les plus marquantes

408 pages, 35€
disponible dès maintenant en librairie

L'ÉQUIPE

CRISTIANO, LE MESSIE

La gauche, puis la droite. À l'instar des plus grands, Cristiano Ronaldo a vite retrouvé ses réflexes au moment de s'engager avec Al-Nassr. En Arabie saoudite, où il est sous contrat jusqu'en 2025, le Portugais de 37 ans a pour mission non seulement de faire gagner le titre de champion à l'équipe de Rudi Garcia mais aussi de faire rayonner l'image du pays à travers son rôle d'ambassadeur.

Photo
Balkis Press/Abacapress/Alamy Stock Photo

Instantané

FLAMME EN ROSE

19 tirs, 0 but. La soirée de l'Atlético, dimanche à Madrid, n'a pas tourné dans le bon sens face au Barça (0-1). Au bout d'un dernier quart d'heure tendu (4 cartons jaunes, expulsions simultanées de Stefan Savic et Ferran Torres), Antoine Griezmann a vu sa reprise repoussée du talon par Ronald Araujo. De quoi enfouir sa toison barbe à papa dans son maillot.

Photo
David S. Bustamente/Soccrates/Getty Images

RAQUEL ROSA, À L'ÉCOUTE DES AUTRES

Partiellement sourde depuis la naissance, cette Brésilienne exerce le métier d'agente de joueurs. Polyglotte, elle s'occupe entre autres de Dayot Upamecano. **Par Samy Izabachene. Photos Iorgis Matyassy/L'Équipe**

Quand on croise Raquel Rosa en bas de son hôtel parisien, l'on rencontre une femme extravertie, qui a réussi à se faire une place dans le monde concurrentiel et masculin des agents. On est alors très loin de soupçonner qu'elle souffre de surdité partielle depuis sa naissance. Originaire du Brésil, elle a grandi à Rio dans une famille passionnée de foot et a réussi un parcours à la hauteur de ses ambitions. "J'ai vécu des moments difficiles. On ne savait pas pourquoi je parlais différemment, narre-t-elle. On a découvert durant mon enfance que je n'entendais pas bien."

L'agente de 41 ans a toujours aimé le sport et parle couramment six langues : portugais, allemand, anglais, italien, espagnol et français. Grâce au foot, mais pas que… À 11 ans, elle déménage avec ses parents en Allemagne. "C'était la possibilité d'apprendre gratuitement de nouvelles langues. Toute petite, j'ai eu l'habitude de faire encore plus que tout ce que j'avais déjà fait. C'est plus difficile, mais il ne faut pas baisser les bras." Très vite, elle commence sa carrière dans une Ligue régionale en tant qu'entraîneure et en profite pour observer les séances de l'équipe masculine. Traductrice pour Hoffenheim dès 2007, elle occupe les mêmes fonctions durant le Mondial 2014, lors des conférences de presse de l'Allemagne. Un Mondial, clin d'œil de la vie, qu'elle remporte dans son pays natal avec son pays d'adoption.

Par la suite, Raquel Rosa officie, toujours comme traductrice, au sein du RB Leipzig. Ce n'est qu'en 2018 qu'elle entame sa carrière d'agente. Et Raquel de confier : "Réussir dans ce métier, c'est une chose déjà difficile. Mon handicap ne m'a pas aidée. Heureusement, j'ai vu beaucoup de facettes du monde du foot, cela m'a été utile." Ses compétences et son expérience lui ont permis de rejoindre l'été dernier l'agence Unique Sports Group, dirigée par Gordon Stipic-Wipfler après avoir travaillé pour SportsTotal. Un "transfert" motivé notamment par "sa personnalité exceptionnelle, son excellente expertise, ses connaissances et son réseau", selon le directeur exécutif de Unique Sports Group.

"Raquel est plus que mon agente"

Des qualités qui ont convaincu Mohamed Camara (Monaco), Amadou Haïdara (RB Leipzig) ou encore Dayot Upamecano (Bayern), de faire appel à ses services. Un Upamecano laudatif quand il évoque leur collaboration. "Raquel est plus que mon agente. Notre relation est marquée par un grand respect et une grande confiance. Ce qui est important à mes yeux, c'est son analyse toujours sincère de mes performances. Nous nous téléphonons après chaque match et elle me donne son avis. Même si ce n'est pas toujours agréable, c'est la seule façon de progresser."

L'été dernier, Romain Perraud (Southampton) a rejoint son "écurie". "J'ai appris à connaître une personne très compétente qui s'est fait sa place toute seule. Je n'ai pas hésité longtemps, raconte le latéral français. C'est une personne franche, honnête et qui travaille très bien. C'est important, surtout dans ce milieu." En plus de gérer la carrière des joueurs, Raquel Rosa les aide à gérer leur vie en dehors du terrain. "Au plus haut niveau, les détails vont faire la différence, précise-t-elle. Être pro ne se résume pas à jouer." Ainsi, il lui est arrivé de mettre en relation un de ses protégés avec un chanteur d'opéra pour qu'il arrête de perdre sa voix à force de crier en match.

La Brésilienne, enfin, est une source d'inspiration pour de nombreuses personnes partiellement sourdes qui rêvent de travailler dans le foot. "La plupart des gens ne savent pas que j'ai des appareils", commente l'agente. Raquel Rosa entend transmettre son savoir en étant directrice du programme de l'UEFA agent de joueurs, une formation de trois mois qui aide à préparer sa carrière et offre l'opportunité de bâtir un premier réseau. "Il y a beaucoup d'agents dans le monde et c'est un honneur d'avoir été choisie", conclut celle qui a fait de son handicap une force.

À 41 ans, Raquel Rosa s'est fait sa place dans le monde concurrentiel et masculin des agents.

LE “BOXE TO BOXE” DE JULIEN CAZARRE

WE CRY FOR YOU ARGENTINA

Parfois, nous, les Français, entre autres défauts, on a la sale habitude d’être mauvais perdants. Désolé, les gars, mais on a encore des traditions… Cette mauvaise foi légendaire dans la défaite nous a permis de détester les Allemands. Bon, OK, admettons, t’as perdu, t’es vénère, frérot ! Comment t’en vouloir, c’est pas glorieux, mais c’est humain. Là où ça se complique, c’est quand on devient mauvais gagnant… Oui, oui, j’ai bien dit mauvais gagnant, rageux, aigre, amer, haineux alors qu’on sort d’un succès. Je sais, toi, en bon philosophe, les jambes dissimulées sous ton plaid de Noël, tu dois penser : “Oh, mais attention, parfois, la victoire a un goût d’amertume quand le vaincu t’a malmené ou vilipendé.” Yes, papa, bien “ouej” comme disent les jeunes en Picardie, mais justement, dans ce cas précis, on parle d’une aigreur gratuite, sans fondement. Bien de son époque.

Car pourquoi diable cette espèce d’olibrius d’Emiliano Martinez est allé proposer une minute de silence pour Mbappé quelques instants après avoir brandi la Coupe du monde ? Tu obtiens enfin le Graal qui doit faire chavirer une nation et célébrer son roi, et le premier truc que tu penses à faire, c’est pisser sur un gars qui se morfond avec ses potes d’avoir perdu un match dantesque. On vient de vivre l’une des plus belles finales de l’histoire de la Coupe du monde, un truc de l’espace et l’autre benêt, qui a une fajita à la place du cerveau, il chambre Mbappé. Si seulement il lui avait arrêté ne serait-ce qu’un penalty, mais même pas, il s’est mangé les trois, plus une reprise de volée. Tu crois que ça lui imposerait le respect ? Ben non, ça serait trop beau.

Bon, OK, il est dans l’instant, l’adrénaline… Admettons, je veux bien qu’on considère qu’il n’avait plus toute sa tête, si jamais quand il l’a, ça change quelque chose. Admettons… Le surlendemain, à froid, quand il présente avec ses potes le trophée au peuple, il brandit une poupée avec la tête de Kylian en rigolant. Le tout à côté d’un Lionel Messi qui laisse faire, tout juste s’il ne participe pas à la blague. On songe alors à nouveau à tout ce qu’on pense de mal des Allemands… Et on a honte.

Comme des crétins, on disait : “Si Messi gagne, ça sera une belle histoire”

Nous, comme des crétins, on était tous là à se dire : “Si Messi gagne, ça sera une belle histoire.” Nous, comme des neuneus, on les trouvait charmants, ces Argentins. On avait fait l’effort d’oublier les conditions de leur première étoile en 1978, on avait trouvé du charme à la main de Dieu de Maradona en 1986. On avait gentiment détourné la tête sur les chants racistes envers les Bleus dans les travées des stades. On était naïfs. Être mauvais perdant, c’est vilain. J’ai une pensée pour tous ceux qui soutenaient l’Argentine en finale et qui, aujourd’hui, doivent se sentir un peu cocus.

Étienne Garnier/L'Équipe

spécial vélo d'or

actuellement chez votre marchand de journaux
et par abonnement sur www.velomagazine.fr

PELÉ
UN DESTIN QUI AURAIT PU ÊTRE SI DORÉ

Pas sélectionnable pour le Ballon d'Or alors réservé aux Européens, le Brésilien, décédé le 29 décembre 2022, en aurait certainement remporté plusieurs s'il avait été éligible. *FF* s'est amusé à les compter, histoire d'encore mieux installer cette légende dans l'éternité.

Par Thierry Marchand

Peter Robinson/Empics/PA Images/Alamy

21 juin 1970, "le Roi" est à son apogée. Il vient de gagner son troisième Mondial après ceux de 1958 et 1962. En douze ans, le règne de Pelé a quasiment été absolu.

Lorsqu'il fut porté sur les fonts baptismaux en 1956, le Ballon d'Or se voulait une récompense exhaustive. Mais l'exhaustivité d'alors était circonscrite au continent européen. Il faut dire que personne à l'époque n'était en mesure d'observer, encore moins de juger, les Championnats sud-américains et les joueurs y évoluant. L'Europe dominait le monde du football de sa stature économique et attirait déjà, dès le début des années 1950, les stars venues d'Argentine (Alfredo Di Stéfano au Real), d'Uruguay (Alcides Ghiggia à la Roma, Juan Alberto Schiaffino au Milan) ou du Brésil (Julinho à la Fiorentina).

Et puis, Pelé n'existait pas encore... Sans Internet ni la télévision, avec des moyens de transport encore rudimentaires pour sillonner le monde, pas facile de se faire une idée sur la valeur d'un ténor, y compris sur le Vieux Continent. La presse écrite avait ses relais, ses correspondants, ceux qui voyaient, et ceux-là étaient en Europe. Longtemps, le Ballon d'Or récompensa donc un représentant européen. Ce n'est qu'en 1995 que le trophée prit une dimension planétaire en consacrant (enfin) le meilleur joueur évoluant dans un club européen, quelle que soit sa nationalité puis, à partir de 2007, le meilleur joueur du monde, quel que soit son Championnat d'origine.

Folie, génie... et stats

Mais l'élargissement était devenu presque inutile tant l'Europe est désormais une terre de condensation de toutes les compétences. Près de quarante ans durant, les plus grands talents sud-américains ont donc vu défiler devant eux le trophée individuel le plus prestigieux sans pouvoir le toucher. C'est cette frustration que nous allons, arbitrairement, tenter de réparer en imaginant les scenarii possibles pour Pelé, qui n'eut droit qu'à un Ballon d'Or d'honneur, en 2013, comme avant lui Diego Maradona, en janvier 1995.

Une machine à marquer des buts : 80 en 1958 avec Santos, 100 en 1959, 110 en 1961

Edson Arantes do Nascimento est apparu comme une comète, révélation d'une Coupe du monde 1958 à laquelle il faillit ne jamais participer en raison d'un genou défaillant. Il ne disputa d'ailleurs pas les deux premiers matches de la Seleçao, n'entrant en jeu que contre l'URSS (2-0) pour l'ultime rencontre du premier tour. À 17 ans, Edson Arantes do Nascimento n'était pas encore Pelé. C'est à partir des quarts de finale, contre le pays de Galles (1-0), qu'il se mit en route. La suite fut une tornade : six buts en trois matches, symbole de l'explosion d'un incroyable talent.

Didi, qui fut élu meilleur joueur de ce Mondial suédois, aurait pu faire un parfait Ballon d'Or 1958. Mais le milieu de terrain de Botafogo, qui devait bientôt partir rejoindre le Real Madrid (un échec), voguait déjà vers ses 29 ans, et son talent était plus collectif, moins flamboyant que celui du futur "Roi". Pelé avait la fraîcheur, la folie, l'instinct, le génie. Surtout, il marquait énormément, des buts étourdissants au terme de chevauchées échevelées, parsemées de dribbles à vous donner des tours de reins ou de feintes sorties du chapeau d'un magicien.

En 1958, Pelé marquera quatre-vingts buts sous les couleurs de son club de Santos. Certains objecteront que la valeur de l'opposition n'était pas comparable à celle des clubs espagnols ou italiens. On leur répondra que celle de Pelé n'avait pas d'équivalent non plus. Et puis, la Coupe du monde représentait à l'époque beaucoup plus qu'une compétition. Elle était un miroir grossissant, parce qu'unique, une immense vitrine dans laquelle le Di Stéfano espagnol n'eut jamais sa place, incapable de qualifier la Roja dans son groupe éliminatoire en 1958, avant de déclarer forfait sur blessure en 1962.

Pas seulement brillant en Coupe du monde

Pelé, lui, fut l'homme des Coupes du monde. Il en disputa quatre, en remporta trois et en marqua deux (1958 et 1970) de son empreinte. Entre ces dates, il empila les buts, surtout entre 1958 et 1961, où son rendement ressemble à l'escalade d'une mise à prix lors d'une vente aux enchères : 100 buts en 1959, 110 en 1961... C'est à cette époque qu'il atteint sa plénitude. C'est aussi là qu'il va se forger un palmarès •••

Seulement 17 ans et déjà l'idole des jeunes. En Suède, le monde tombe sous le charme du Brésilien et de son sourire.

Horstmüller/Imago/Panoramic

En 1970, quatre gestes lui offrent la postérité : une tentative de lob de 50 mètres, le grand pont sur Mazurkiewicz, la tête détournée par Banks et la passe aveugle à Carlos Alberto en finale

••• et acquérir une dimension internationale. Vainqueur à de multiples reprises du Championnat national et de celui de son État (Sao Paulo), Pelé remporte en 1962 et 1963 la Copa Libertadores et la Coupe intercontinentale face au Benfica et à l'AC Milan. Ceux qui ont vu la demi-finale de la Copa Libertadores 1963, face au Botafogo de Garrincha et de Jairzinho, en parlent encore avec des sanglots dans la voix. Auteur de l'égalisation à l'aller (1-1), Pelé réussit un triplé au retour (4-0) dans l'un des matches les plus aboutis de sa carrière. Meilleur buteur de la phase à élimination directe, il mènera son équipe au triomphe en finale contre Boca Juniors.

On pourrait continuer longtemps comme ça, et même lui refiler le Ballon d'Or durant toute la décennie des sixties. On arrêtera provisoirement à 1964, l'année où il réussit huit buts lors d'un match de Championnat contre Botafogo, dont six en l'espace de treize minutes. Mais, même si sa "productivité" ne s'atténue pas (97 buts en club en 1965, année où il finit meilleur buteur de la Libertadores), son rayonnement va se diluer à partir du milieu des années 1960.

Le septième en 1970

Matraqué par les défenseurs de toutes nationalités, exposé de plus en plus souvent en Europe lors de lucratives rencontres amicales, moins présent sur la scène sud-américaine (une seule Libertadores disputée à partir de 1965), "le Roi" tire la rançon de sa gloire, mais pas toujours à son avantage. Saoulé de coups par les Bulgares et les Portugais lors de la Coupe du monde 1966, il se retire blessé, et le Brésil avec lui. Pour mieux renaître de ses cendres en 1970.

Pour tous ceux qui ont eu la chance d'avoir un âge de raison à cette époque, la Coupe du monde 1970, la première diffusée en couleur à la télé, reste à jamais un éblouissement. Pelé a 29 ans. On sait déjà que ce Mondial sera son dernier. On sait aussi que ce Brésil-là est peut-être la plus belle équipe de tous les temps. Plus que les buts de Pelé (4 tout de même), ce sont ses gestes, ses actions individuelles, qui vont frapper les mémoires : le lob diabolique de 50 mètres sur le gardien tchécoslovaque Viktor, la feinte déconcertante qui mystifie le portier uruguayen Mazurkiewicz en demi-finales, la tête fulgurante contre l'Angleterre et le réflexe de Gordon Banks, la passe aveugle à Carlos Alberto sur le quatrième but brésilien en finale contre l'Italie (4-1)... Beaucoup d'échecs, mais tout le monde s'en fiche. Le geste, ici, prime sur tout. Il a valeur de postérité. Pelé va remporter son ultime Coupe du monde. Il sera sacré Ballon d'Or 1970. Son septième. Comme Messi. Pour l'instant. ⬢ **T. M.**

LES SEPT PODIUMS CONCERNÉS DU BALLON D'OR

1958
1. Kopa (France)
2. Rahn (RFA)
3. Fontaine (France)

1959
1. Di Stéfano (Espagne)
2. Kopa (France)
3. Charles (Galles)

1960
1. Suarez (Espagne)
2. Puskas (Hongrie)
3. Seeler (RFA)

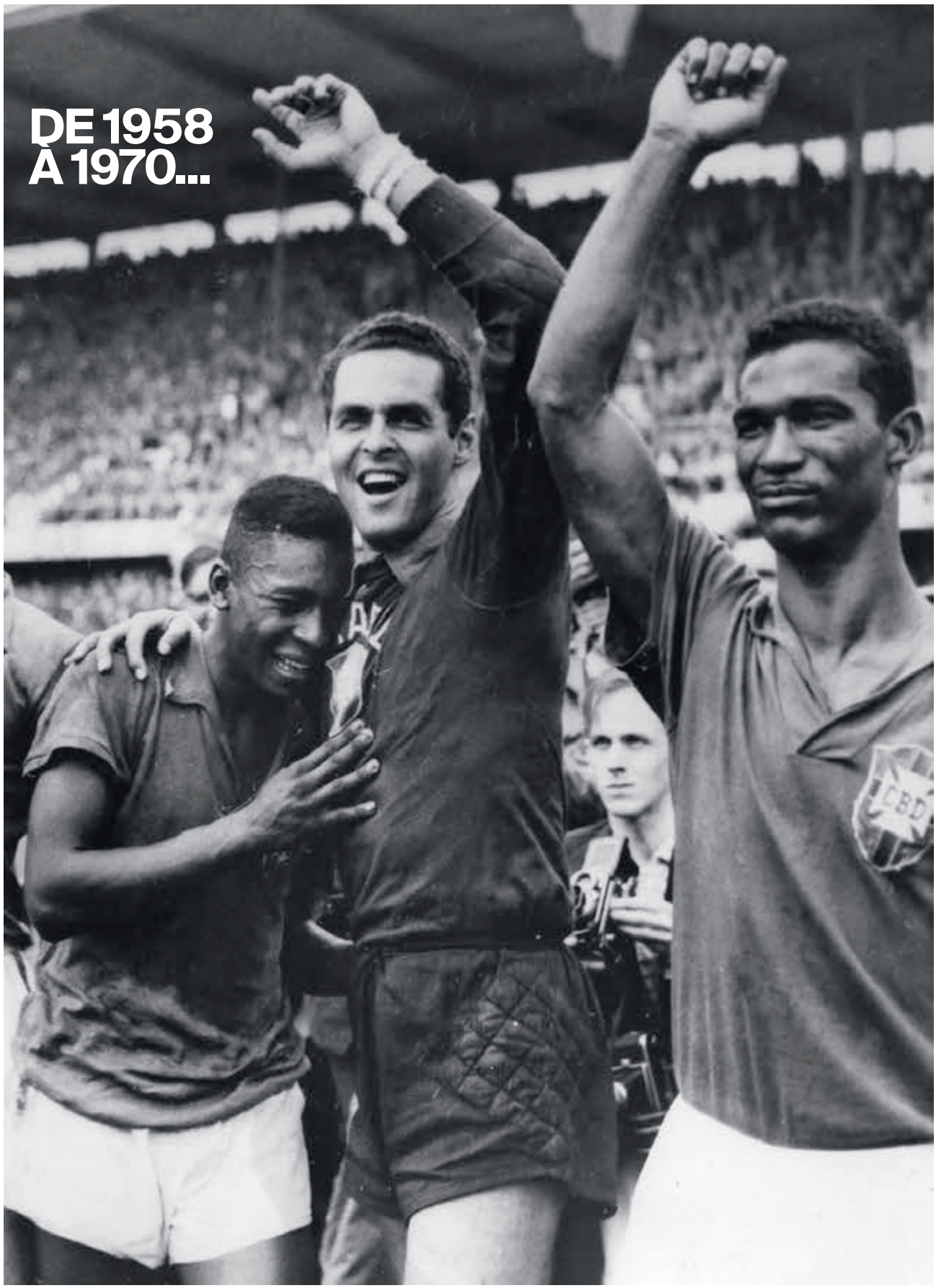
1961
1. Sivori (Italie)
2. Suarez (Espagne)
3. Haynes (Angleterre)

1963
1. Yachine (URSS)
2. Rivera (Italie)
3. Greaves (Angleterre)

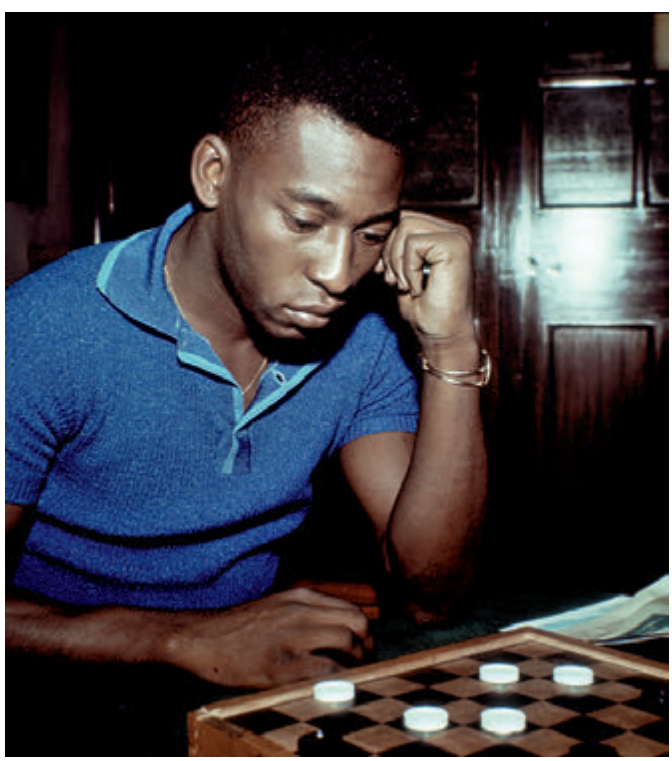
1964
1. Law (Écosse)
2. Suarez (Espagne)
3. Amancio (Espagne)

1970
1. Müller (RFA)
2. Moore (Angleterre)
3. Riva (Italie)

En 1958, le premier chapitre de la légende Pelé s'écrit en seulement quatre matches de Coupe du monde et six buts, dont deux lors de la finale contre la Suède (5-2) le 29 juin.



AP/SIPA



L'émotion submerge la pépite auriverde qui, au côté de Didi, trouve le réconfort dans les bras du gardien Gilmar (page de gauche). En ce 29 juin 1958, le Brésil remporte sa première étoile. Le guide de la Seleçao n'a que 17 ans mais fait l'unanimité par son sérieux en dehors des terrains, son sens du but et du jeu. Sous Edson Arantes do Nascimento perce Pelé, un footballeur en or.

Pictorial Parade//Getty Images - L'Équipe

Hommage

Sous les couleurs de Santos, Pelé martyrisait ses adversaires, comme le Mexicain Estrada (Guadalajara), mystifié par une feinte de corps et un coup de reins vers l'extérieur lors d'un amical à Los Angeles, en septembre 1970 (en haut). Capable de dribbler dans un fauteuil, la star brésilienne affrontait parfois son compatriote Garrincha (ici avec le maillot de Botafogo, en 1959, à gauche). De passage à Paris, en 1961, il avait été reçu comme un roi par Jacques Ferran, alors rédacteur en chef de *FF* (ci-dessous).

Bettmann//Getty Images - Popperfoto//Getty Images - L'Équipe

15 juin 1961, finale du tournoi de Paris, une compétition de prestige organisée par le Racing avant le début du Championnat de France. Auteur d'un doublé, Pelé, dans les vestiaires du Parc des Princes (à droite), permettra à Santos de l'emporter, face à Benfica (6-3), pour la deuxième année d'affilée, malgré le triplé d'un talent naissant, Eusebio.
Pelé avait pour habitude de faire se lever "les Santistas", les fans de Santos. Les reporters radio, eux, lui couraient après et l'interviewaient à même le terrain, comme en 1969 (ci-dessous).

L'Équipe - Werek/Imago/Panoramic

Hommage

Il y a Pelé et les autres. Même blessé dès le deuxième match, contre la Tchécoslovaquie (0-0), Pelé conserve son trophée avec le Brésil lors du Mondial 1962 au Chili (ci-dessus, Didi et lui soulevant la coupe).

Edson Arantes do Nascimento, dit Pelé
Né le 23 octobre 1940, à Três Coraçoes (Brésil), décédé à 82 ans, le 29 décembre 2022 à Sao Paulo (Brésil). Attaquant. International brésilien (92 sélections de 1957 à 1971, 77 buts).

Parcours
Santos (1957-1974), New York Cosmos (USA, 1975-1977).

Palmarès
Coupe du monde 1958, 1962 et 1970 ; Coupes intercontinentales 1962 et 1963 ; Copa Libertadores 1962 et 1963 ; Championnats du Brésil 1961, 1962, 1963, 1964, 1965 et 1968 ; Championnats de Sao Paulo 1958, 1960, 1961, 1962, 1964, 1965, 1967, 1968, 1969 et 1973 ; Championnat des États-Unis 1977.

L'Équipe - Popperfoto/Getty Images

Pour oublier la frustration de ne pas avoir totalement participé au sacre de 1962 (en haut, ci-contre face au Mexique et page de droite), Pelé devra attendre 1970. Le numéro 10 de la Seleçao écrit alors les plus belles pages de son idylle avec la Coupe du monde au sein de ce qui reste la plus belle équipe de tous les temps. "Le Roi" est au zénith.

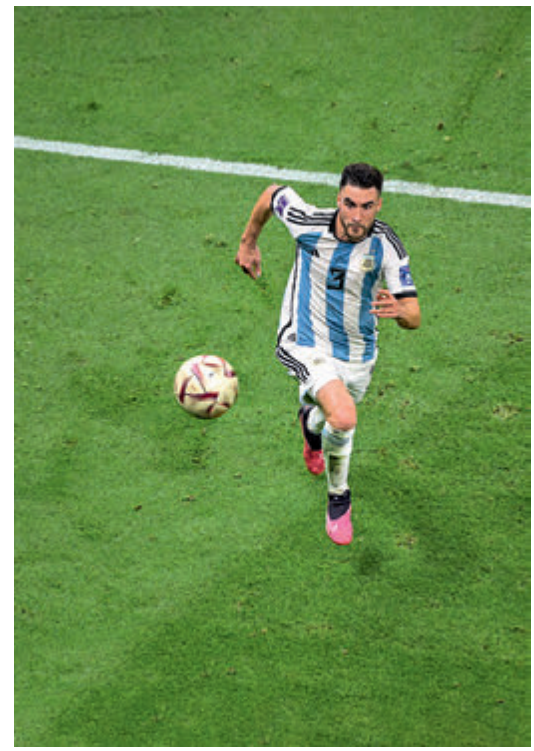
André Lecoq/L'Équipe - Mirrorpix/Alamy - L'Équipe

Buzzi/Imago/Panoramic

1970, la quatrième et ultime Coupe du monde de Pelé pour une troisième couronne et quelques instants d'éternité comme le grand pont sans toucher le ballon infligé au gardien uruguayen Ladislao Mazurkiewicz (ci-dessous). Cette inspiration qui ne débouche pas sur un but résume le tournoi mexicain du "Roi" : génial et irrésistible. Dirigé par Mario Zagallo, son ancien coéquipier, entouré de joueurs hors pair, comme Brito (ci-contre, à gauche), Paulo César (page de gauche) ou Jairzinho (à droite), le meilleur joueur de la planète devient la légende du football.

Action Plus Sports/Alamy - L'Équipe - Sven Imago/Panoramic

Carnet de bord



Après la Finalissima remportée contre l'Italie, les joueurs de l'Albiceleste sont partis, en juin 2022, à Ibiza (en haut à gauche) pour fêter l'anniversaire de Lionel Messi et Leandro Paredes, mais aussi pour renforcer leurs liens. Sorti du onze de départ à la suite de la défaite initiale contre l'Arabie saoudite, Nicolas Tagliafico a retrouvé sa place de titulaire à partir des demies, face à la Croatie (en haut à droite). De retour à Buenos Aires, deux jours après la victoire en finale contre la France, le défenseur argentin (à droite) a défilé avec ses partenaires, dont Emiliano Martinez et Lisandro Martinez, avant de se marier avec Carolina Calvagni (ci-dessus).

Instagram @tagliafico3 - Pierre Lahalle/L'Équipe

TAGLIAFICO
"ON AURAIT DIT DEUX BOXEURS DANS LES DERNIERS ROUNDS"

Sous la forme d'un journal intime, le latéral gauche de Lyon est revenu sur les moments clés qui ont mené l'Argentine à sa troisième étoile, notamment la finale contre les Bleus (3-3 a.p., 4-2 aux t.a.b.). Par Florent Torchut

29 juin 2022. Union sacrée à Ibiza
"Plus que des coéquipiers"

"Après la Finalissima contre l'Italie *(3-0, le 1er juin)*, on échangeait sur le groupe WhatsApp de la sélection, jusqu'au moment où on s'est dit qu'on allait se retrouver à Ibiza pour fêter l'anniversaire de Leo *(Messi)* et de Leandro *(Paredes, nés les 24 et 29 juin)*. Une quinzaine d'entre nous se sont retrouvés là-bas, on a passé la journée ensemble, avec les épouses de certains, on s'est baignés dans la piscine, l'oncle de « Dibu » *(le surnom du gardien Emiliano Martinez)* nous a préparé un asado *(grand barbecue)*... Le lendemain, on a même fait un entraînement avec un préparateur physique. On était déjà prêts. On est plus que des coéquipiers, on se voit et on se connaît aussi en dehors du foot. Je pense qu'on avait cet avantage-là, avant même de démarrer le Mondial, car on était tous unis vers le même objectif. Depuis la Copa America *(victoire en finale face au Brésil 1-0, le 10 juillet 2021, au Maracana)*, on savait qu'on avait cette force collective."

22 novembre 2022. Douche froide face à l'Arabie saoudite
"Le ciel nous est tombé sur la tête"

"Entrer en lice dans un Mondial est toujours difficile. Ça faisait quatre ans qu'on attendait ce moment et plein de sentiments se mélangeaient : impatience, adrénaline, nervosité... On voulait gagner afin d'aborder tranquillement les deux matches suivants. On a bien démarré, en obtenant plusieurs occasions, alors qu'ils jouaient haut. On a marqué plusieurs fois *(but de Messi sur penalty, 10e, après une faute peu évidente sur Paredes)*, mais ce maudit hors-jeu *(trois buts refusés – Messi et Lautaro Martinez à deux reprises, après vérification du VAR)* a changé la partie. On aurait dû rentrer au vestiaire en ayant fait le break. En seconde période, en cinq minutes, ils ont renversé le match. Après l'égalisation *(Al-Shehri, 48e)*, on était un peu sous le choc. Le temps qu'on réalise et qu'on se relève... Et bam, ils nous en mettent un second *(Al-Dawsari, 53e)*. Le ciel nous est tombé sur la tête. On est devenus nerveux, on a perdu notre jeu. On n'avait pas perdu depuis 36 matches et cela faisait une éternité qu'on n'avait pas été menés. On n'a pas su réagir sur le moment, mais cette claque nous a servi, on a beaucoup appris ce jour-là, cela a renforcé notre union et nous a aidés à préparer la suite. *(Lionel)* Scaloni *(le sélectionneur)* nous a rassurés, en nous disant : « On va gagner les deux prochains matches et se qualifier. » Il était tellement serein et sûr de lui qu'il nous a convaincus. Notre rêve n'était pas mort et notre destin était encore entre nos mains."

26 novembre 2022. Déclic contre le Mexique
"Un coup de génie de Leo"

"Après cette défaite initiale contre l'Arabie saoudite, on savait que chaque nouveau match serait une finale. C'est comme ça que l'on a abordé ce duel face au Mexique. C'est le match charnière de notre Coupe du monde. Si on perdait cette rencontre, c'était fini, on était dehors. Il y avait beaucoup de tension, car les Mexicains jouaient aussi leur avenir dans la compétition *(après un nul initial contre la Pologne, 0-0)*. La première période fut âpre. Il n'y avait qu'une seule manière de s'en sortir : grâce à un coup de génie de Leo. Et c'est ce qui s'est passé. Son but *(68e)* a débloqué la partie et la dynamique a alors changé *(2-0, score final, le second but argentin a été inscrit par Enzo Fernandez, 87e)*. Dans le vestiaire, après notre victoire, on sentait qu'on était lancés. Je me souviens que l'un d'entre nous a dit : « Après ça, plus rien ne peut nous arrêter ! » Cette rencontre nous a libérés *(l'Argentine terminera première de son groupe, après une victoire face à la Pologne, 2-0, quatre jours plus tard, avant d'éliminer l'Australie, 2-1, en huitièmes de finale)*, ç'a été un énorme soulagement. On était encore vivants. On s'est dit : « Ça y est, c'est parti, le Mondial commence maintenant. »" •••

Carnet de bord

4 décembre 2022. Premier jour de repos

"J'ai promis de me teindre en blond"

"Entre les matches, on faisait des asados, du billard, des parties de PlayStation ou des tournois de truco *(un jeu de cartes populaire en Argentine)* pour tuer la routine et ne pas penser uniquement au match à venir. Lors de la Copa America, « Papu » *(Gomez)*, Paredes, « Fideo » *(Angel Di Maria)* et « Rodri » (Rodrigo De Paul) sont partis sur un délire. Ils s'amusaient à deviner les cartes de truco, Leo a dit « 5 de Copas » et lorsqu'il a retourné la sienne, c'était celle-là ! Comme il avait perdu quatre finales auparavant *(Copa America 2007, 2015 et 2016, Coupe du monde 2014)*, les gars sont devenus fous, ils ont commencé à crier et à répéter : « Cette fois-ci, c'est la bonne ! » Cette superstition nous a accompagnés jusqu'au Mondial. À Doha, l'AFA *(la Fédération argentine)* avait aussi installé un studio de Twitch, où l'on recevait des invités, d'anciens joueurs ou des célébrités argentines. Avant la finale, j'ai participé à un live avec Bizarrap *(un producteur de rap)* et Lautaro. On n'a pas tellement parlé de foot, au contraire, et c'était plutôt sympa. J'ai promis ce jour-là de me teindre les cheveux en blond si jamais on gagnait."

9 décembre 2022. Montagnes russes face aux Pays-Bas

"On a revu les fantômes de l'Arabie saoudite"

"Je suis entré à un quart d'heure de la fin *(78e, en remplacement de Marcos Acuna)*, juste après le but du break de Leo *(73e)*. On maîtrisait le match. Les Néerlandais attaquaient de toutes parts. On s'est retrouvés face à trois attaquants d'1,90 m *(Wout Weghorst, Luuk de Jong et Cody Gakpo)* et je me souviens qu'avec Lisandro *(Martinez)*, qui fait 1,70 m à peu près *(1,75 m exactement)*, comme moi, on s'est regardés en se disant : « Là, ça va devenir compliqué. » Ils n'arrêtaient pas de balancer des centres pour essayer de marquer de la tête et ils ont fini par réduire le score *(Weghorst, 83e)*. À ce moment-là, on a repensé à l'Arabie saoudite et on a revu les fantômes de ce match-là, avec leurs vagues offensives successives. Et puis l'arbitre a ajouté dix minutes de temps additionnel *(un tacle les deux pieds décollés et un ballon dégagé violemment par Paredes en direction du banc néerlandais avaient déclenché un début de bagarre générale)*... Sur la dernière action, ils ont réalisé une combinaison extraordinaire, il faut le reconnaître *(feinte de frappe de Koopmeiners, qui trouve Weghorst, positionné près du mur argentin)*, et ils ont égalisé *(90e + 11)*. Le pire, c'est que Weghorst avait marqué un but similaire avec Wolfsburg. Si seulement on avait su... On était détruits, mais d'un autre côté, on se disait que ce match ne pouvait pas nous échapper. On savait que si on s'en sortait, on pouvait aller au bout. Durant la séance de tirs au but, on a repensé à la demie de la Copa America face à la Colombie *(1-1, 3-2 aux t.a.b.)* et on savait que « Dibu » répondrait présent. On sait qu'il va en sortir un ou deux. Lors de la séance, ils *(les Néerlandais)* ont essayé de nous intimider. À la fin, on n'a fait que réagir à ça *(Otamendi, Paredes, Pezzella, Montiel, Di Maria et Mac Allister ont chambré les joueurs des Pays-Bas après le tir au but vainqueur ; Messi, lors d'une interview télé, a apostrophé Weghorst en le qualifiant d'imbécile)* et à des propos d'avant-match *(le sélectionneur Louis van Gaal avait entre autres estimé que Messi ne se mettait en action que lorsque le ballon était dans sa zone)*. On a fêté davantage ce succès que celui après la finale car, gagner dans ces conditions, était une preuve de caractère."

18 décembre 2022. Finale épique

"Avec l'aide de Diego, là-haut"

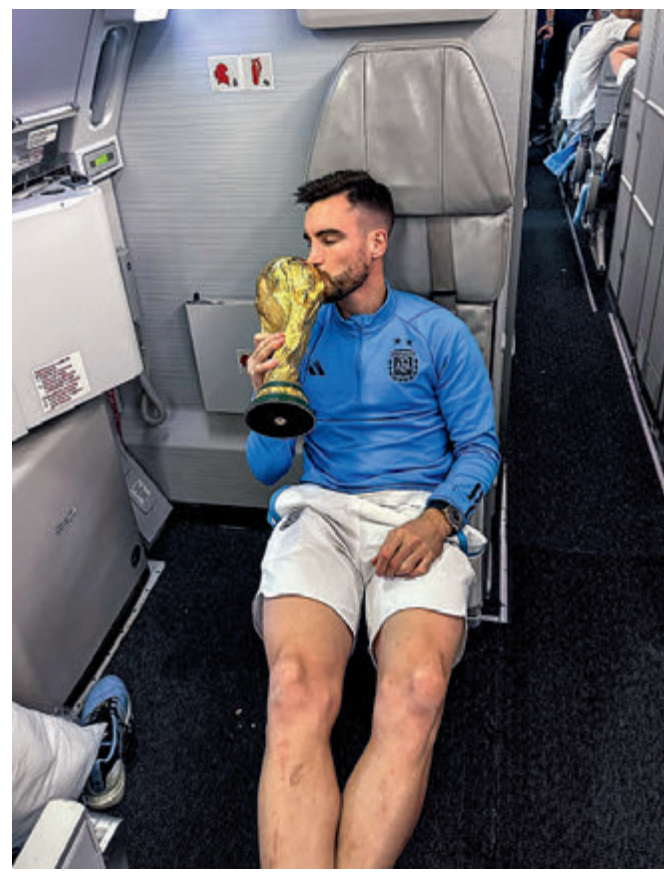
"J'ai appris lors de la réunion d'avant-match ma titularisation *(comme en demies, face à la Croatie, 3-0)* en voyant mon nom sur le tableau, alors que je pensais que ce serait « Huevo » *(« Œuf », le surnom de Marcos Acuna, titulaire en huitièmes et en quarts)* qui jouerait. On a fait un match extraordinaire *(3-3 a.p., 4-2 aux t.a.b.)*. Jusqu'à la 80e *(2-0 après des buts de Messi, 23e s.p. et Di Maria, 36e)*, je me disais : « On est vraiment en train de jouer une finale à ce niveau-là ? » On ne se doutait pas que c'était loin d'être fini et qu'il restait encore plusieurs chapitres. *(Rires.)* Je ne pense pas qu'on se soit relâchés, mais en une minute ils sont revenus, on n'arrivait pas à y croire. Lorsqu'ils ont réduit le score *(Mbappé, 80e s.p.)*, on n'a pas eu le temps de poser notre jeu et de reprendre nos esprits qu'ils en marquaient déjà un autre *(Mbappé, 81e)*. On ne pouvait pas imaginer perdre après avoir joué ainsi. On a pourtant eu le sentiment que le match nous échappait. Il fallait qu'on reprenne le contrôle. On voulait que le temps réglementaire se termine et passer à la prolongation car la France était dans un meilleur moment que nous. On voulait repartir de zéro, comme face aux Pays-Bas. Durant la prolongation, on aurait dit deux boxeurs dans les derniers rounds, qui ne tiennent plus sur leurs jambes mais qui se rendent coup pour coup *(Messi, 108e ; Mbappé, 118e s.p.)*. J'ai laissé ma place à *(Paulo)* Dybala pour les tirs au but. J'ai vu la parade de « Dibu » sur le tir de Kolo Muani *(120e + 3)* sur un écran près du banc, derrière mes coéquipiers qui s'étaient tous levés, car je ne pouvais plus me tenir debout. Ce geste de « Dibu » nous a donné la coupe. Avec l'aide de Diego *(Maradona)*, là-haut."

20 décembre 2022. Communion avec le peuple argentin

"J'ai mis plus d'une semaine à me remettre de tout ça"

"Après la finale, on est revenus à l'hôtel à 4 heures du matin. On a pris l'avion dans la matinée, on a fait une escale à Rome, puis on a continué à faire la fête dans l'avion avec la coupe. On était morts, on n'en pouvait plus. On aurait voulu se téléporter en Argentine ! Une fois arrivés à Buenos Aires, on a mis deux heures pour atteindre notre centre d'entraînement, pourtant proche de l'aéroport, tellement il y avait de monde qui nous attendait. Le lendemain, on a défilé pendant quatre heures sous le soleil, mais on ne pouvait pas avancer en raison de la foule autour du car. J'ai mis plus d'une semaine à me remettre de tout ça. Jamais je n'aurais imaginé voir ça un jour, ça restera gravé en moi pour toujours. Je le raconterai à mes petits-enfants. Il y avait des gens à perte de vue sur l'autoroute. On aurait dit *World War Z (un film de zombies)*. Ce fut un moment historique, non seulement pour le football argentin, mais aussi pour tout le pays. Personne ne voulait cette coupe autant que nous. Je me suis marié quelques jours après et j'ai voulu que ce jour-là soit une fête à double titre. Avec nos invités, on a dansé toute la nuit avec la réplique de la coupe du monde." ⬢ F. T.

La Coupe du monde au Qatar avait très mal démarré pour les Argentins, surpris d'entrée par l'Arabie saoudite (ci-dessus). Remobilisés après cette défaite par les mots du sélectionneur Lionel Scaloni, les joueurs de l'Albiceleste ont pris leur destin en main, portés par un Lionel Messi proche de son meilleur niveau (à gauche). L'Argentine parvient à se hisser jusqu'en finale du Mondial et à s'imposer face à la France. Le défenseur de l'OL Nicolas Tagliafico est alors sur un petit nuage (à droite) dans l'avion ramenant la sélection au pays. À Buenos Aires, les héros du stade de Lusail sont accueillis par tout un peuple (ci-dessous) qui attendait avec impatience cette troisième étoile depuis 1986.



Nicolas Luttiau/L'Équipe - ANP/Alamy Stock Photo - Instagram @tagliafico3 - Tomas Cuesta/AFP

MARCO VERRATTI
“J’AIME LA FRANCE !”

Le milieu italien de 30 ans, plus ancien joueur de l’effectif du PSG et dont le contrat vient d’être prolongé jusqu’en 2026, raconte son rapport à son pays d’adoption. “Petit Hibou” n’est pas près de quitter son nid français.

Par
Olivier Bossard

Photo
Alan Gelati

Pierre Lahalle/L'Équipe

Avec 400 matches disputés avec Paris, l'international italien est le deuxième joueur le plus capé de l'histoire du PSG, derrière Jean-Marc Pilorget (435).

Marco Verratti
30 ans. Né le 5 novembre 1992, à Pescara. 1,65 m ; 60 kg.
Milieu. International italien (51 sélections, 3 buts).

Parcours
ASD Manoppello Arabona (1997-2005), Delfino Pescara (2005-2012), Paris-SG (depuis juillet 2012).

Palmarès
Euro 2021 ; Championnat de France 2013, 2014, 2015, 2016, 2018, 2019, 2020 et 2022 ; Coupe de France 2015, 2016, 2017, 2018, 2020 et 2021 ; Coupe de la Ligue 2014, 2015, 2016, 2017, 2018 et 2020 ; Trophée des champions 2013, 2014, 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020 et 2022 ; Championnat de Serie B 2012.

"On peut vous appeler Marc ?
(Sourire.) Je suis toujours italien, je m'appelle donc encore Marco. Mais la France fait partie de moi. Elle m'a beaucoup donné.

Au point de vouloir devenir français *(Il l'a déclaré à La Gazzetta dello Sport en juillet dernier)* ?
J'ai grandi ici, j'ai construit une famille ici. Je suis arrivé, je n'étais encore qu'un adolescent. Aujourd'hui, je suis un homme. J'ai vécu ce passage important de ma vie, ici, en France.

Vous débarquez à Paris en juillet 2012 à 19 ans *(en provenance de Pescara, D2 italienne)*. C'est quoi la France pour vous, à ce moment-là ?
J'ai grandi dans un village des Abruzzes *(Manoppello)*. On n'a pas beaucoup voyagé avec ma famille. Je n'avais jamais vu la France. Je connaissais Paris de nom, mais je n'y étais jamais allé. Dès que je suis arrivé ici, j'ai eu un coup de foudre. Je suis tout de suite tombé amoureux de cette ville. Elle m'a ouvert l'esprit. Quand tu viens d'un petit village, il y a des choses que tu ne vois pas. À Paris, il y a beaucoup de gens différents, de cultures différentes. Si tu es un garçon intelligent, Paris ne peut que t'aider à grandir.

"À mon arrivée, je n'arrivais même pas à me faire un plat de pâtes"

Vous avez eu le même coup de foudre pour le football français ?
Ç'a été très dur de quitter ma famille, mes amis. Aujourd'hui, je vois le football comme un métier mais, à l'époque, je le voyais comme un plaisir. Pendant longtemps, je ne voulais pas quitter tout ce que j'avais pour jouer au foot. Ce n'était pas mon rêve de devenir professionnel. Je voulais juste m'amuser sur un terrain. Et c'est pour ça que je suis resté aussi longtemps à Pescara *(2005-2012)*. J'ai reçu beaucoup d'offres quand j'étais petit, mais c'était très facile pour moi de dire non. Je ne voulais pas « jeter » toute ma vie et toute mon adolescence pour le foot. Quand j'ai décidé de signer à Paris, je savais que c'était un projet nouveau. Je voulais faire partie de ça. Dix ans après, je ne regrette pas du tout, même si les débuts étaient difficiles.

D'autant qu'on ne vous accueille pas bien. Il n'y a personne, ou presque, à votre présentation…
C'est normal, j'arrive l'année où le PSG recrute des grandes stars *(Zlatan Ibrahimovic et Thiago Silva, l'été, après Maxwell, Thiago Motta et Alex en janvier)*. Moi, j'étais un petit jeune qui venait de Pescara. Je n'ai jamais joué au football pour devenir un personnage ou pour l'argent, mais juste pour le plaisir. La meilleure façon de montrer qui j'étais, c'était sur le terrain, pas autre chose. Donc, ce n'était pas très grave. Mais on avait bien rigolé avec Zlatan. J'étais présenté le même jour que lui. Ils lui avaient dit : « On laisse passer Marco, comme ça les gens ont le temps d'arriver. » Zlatan me dit encore souvent qu'il avait dû attendre trente minutes et me laisser parler avant de commencer sa présentation. C'est aussi grâce à ces joueurs-là que je me suis vite senti bien à Paris.

Qui est le plus français des joueurs étrangers passés par le PSG ?
Paris est une ville qui te marque. Je parle souvent avec *(Salvatore)* Sirigu *(au PSG de 2011 à 2017)*, avec *(Javier)* Pastore *(2011-2018)* et ils me disent encore que Paris leur manque. À chaque fois qu'on se retrouve

"Si tu es un garçon intelligent, il est impossible de ne pas aimer Paris"

avec Thiago Motta *(2012-2018)*, Maxwell *(2012-2017)* et tous les autres, on parle de Paris et de tout ce qu'on a vécu. *(Ezequiel)* Lavezzi a encore sa maison ici. Il la loue, alors qu'il est parti en février 2016. Il passe toujours deux mois par an ici. Il adore la vie parisienne.

Une anecdote vous relie encore un peu plus à la France. Il paraît que c'est l'émir lui-même qui vous repère pendant un match de jeunes opposant l'Italie à la France. C'est vrai ?
Oui. Il a demandé des infos à Leonardo et à *(Carlo)* Ancelotti. Ils ont ensuite pris des renseignements en Italie. C'était difficile de prendre un petit joueur de D2 italienne. En France aussi, il y avait de bons joueurs en Ligue 2. Mais ils ont fait ce choix, et c'était le début d'une belle histoire.

C'est compliqué de s'intégrer à notre pays ?
Mon frère a tout quitté en Italie pour m'accompagner. Je n'avais pas le permis, je n'arrivais même pas à me faire un plat de pâtes. Il a été très important. Il y a aussi Lavezzi, Ibra, Maxwell… Ils m'ont tout de suite considéré comme leur petit frère. Ils m'emmenaient à l'entraînement, je passais des après-midi chez eux, des soirées, on mangeait au restau tous ensemble. J'avais juste essayé d'installer une grosse parabole sur ma terrasse pour suivre les matches de Pescara. En quatre heures de temps, ils me l'ont fait enlever. J'ai vite changé d'appartement pour une maison où je pouvais l'installer. *(Sourire.)*

Est-ce que la France a fait de vous un homme différent ?
Au début, c'était dur. J'avais l'impression d'être dans une ville géante. Mais, comme je l'ai dit, si tu es intelligent, il est impossible de ne pas aimer Paris. Tu as tout ce que tu veux ici. Tous les jours je pouvais faire des choses différentes. J'ai passé beaucoup de mes journées à découvrir, à marcher, à visiter des musées, des expositions. Pescara, c'est petit et ils sont tous fous de football. C'est difficile de marcher dans les rues, surtout quand tu viens de faire deux montées d'affilée. Ici, pendant les deux ou trois premières années, j'ai vraiment kiffé. Les gens ne m'arrêtaient pas dans la rue. Si je pouvais retourner à cette période, ce serait super. J'adorais. En même temps, je prenais beaucoup de plaisir sur les terrains. Je jouais avec des grands champions. Ce n'était même pas difficile de passer de Pescara en D2 à la Ligue des champions, avec eux. On avait une équipe incroyable.

Vous connaissiez quoi du football français à votre arrivée ?
J'avais toujours aimé regarder le foot. Tous les Championnats. Ma mère me disait souvent : « Mais comment tu fais pour •••

Le 6 septembre 2022, en C1, Marco Verratti a retrouvé son ex-coéquipier du milieu, Adrien Rabiot, lors du premier match de phase de groupes, face à la Juve (2-1).

La découverte de la Ligue 1, réputée physique, en 2012 a permis au milieu du PSG de sortir de sa zone de confort.

Calme dans la vie, Marco Verratti, ici avec notre journaliste, peut aussi perdre ses nerfs sur un terrain (à droite).

••• connaître cette équipe-là ? » Je regardais vraiment tout. Le Championnat français, anglais, espagnol. Quand j'étais petit, l'école, ce n'était pas vraiment mon truc, mais j'étais très bon en géographie grâce au foot. Je connaissais beaucoup de villes, je savais dans quels pays elles se trouvaient. Et je connaissais bien la Ligue 1. Je connaissais même quelques mots. J'étais nul en anglais, mais pas en français.

Quelle est la chose qui vous surprend le plus en France ?
C'est une chose que je détestais au début, mais que j'aime vraiment bien maintenant. C'est que les gens sont froids. Quand tu te fais un ami à Paris, c'est un vrai ami. En Italie, on a beaucoup d'amis. *(Sourire.)* Je ne vais presque jamais à Milan. Mais, à chaque fois que je vais là-bas, je rencontre plein de gens qui me disent : « Oh, mon ami ! » « Ça va, mon ami ? » On dirait qu'on est tous amis mais, à la fin, si t'as besoin de quelqu'un, il n'y a plus grand monde. En France, j'ai trois, quatre vrais amis. Et, s'il se passe la moindre chose, à n'importe quelle heure de la nuit, je sais que je peux les appeler et qu'ils seront là pour moi. Pas parce que je suis Marco Verratti et que je joue au foot.

Avec le temps, avez-vous pris des habitudes françaises ?

"Quand tu te fais un ami à Paris, c'est un vrai ami"

Je mélange la viande et les pâtes. *(Sourire.)* Je mange aussi du riz en accompagnement. En Italie, on ne fait jamais ça. Pour le reste, on est quasiment pareils. Les Français et les Italiens ne sont pas si différents que ça.

Quand vous retournez en Italie, avez-vous des côtés français qui ressortent ?
Ça m'arrive d'utiliser des mots français. Ma femme est française, à la maison on parle français, au PSG on parle français. Je parle français toute la journée. Et quand je suis en Italie, ça m'arrive de parler français à ma mère ou à mon père. Ils me disent : « Oula, t'es parti vers autre chose. » *(Rire.)* Eux, ils ne parlent pas du tout la langue.

Quelle est la chose que vous préférez chez nous ?
Les Français sont très discrets, ils te laissent vivre ta vie. Ce ne sont pas des gens qui te jugent. En Italie, c'est parfois dur quand tu es une personne qui a réussi. Il y a toujours un peu de jalousie. J'ai une chance de ouf d'avoir réussi dans une chose que je pourrais faire sans être payé.

Iorgis Matyassy/L'Équipe - Stéphane Mantey/L'Équipe

Mais on se sent presque différents, alors qu'on est des gens normaux. J'ai des amis qui vont jouer au foot le mercredi soir, le jeudi soir, sans toucher de l'argent, mais qui ont exactement la même passion que moi. Pour les enfants, les adultes, on est parfois des idoles, des personnes qu'ils admirent, mais on ne fait rien d'incroyable. On est juste normaux. On est des gens de 18 ans, de 20 ans, de 30 ans qui font aussi des erreurs. En Italie, on te reproche beaucoup ton succès. J'aimerais vivre ma vie normalement, comme tout le monde.

Qu'est-ce que la France et la Ligue 1 ont apporté à votre jeu ?
La Ligue 1 m'a permis de découvrir un Championnat différent qui m'a fait sortir de ma zone de confort. Chaque pays a ses spécificités. La L1 est très physique. Je ne suis pas très grand, pas très costaud. Face à toutes ces équipes, il faut tenir et être fort. Ce Championnat m'a beaucoup aidé à grandir sur ce point.

Est-ce que votre double culture fait de vous un joueur plus complet ?
Ma tactique italienne m'aide forcément, j'ai grandi et évolué avec. En Italie, nous avons une culture du football très précise et le mélange franco-italien dans mon jeu m'a aidé à m'améliorer en tant que joueur. J'ai aussi la chance d'avoir été entraîné par de grands coaches français et étrangers avec chacun sa vision et son style de jeu. Ils sont tous différents les uns des autres, et c'est aussi grâce à ça que j'ai pu acquérir différentes compétences.

Est-ce que la France a parfois été sévère avec vous ?
(Il réfléchit.) Il y a des personnes qui peuvent m'aimer, d'autres qui peuvent ne pas aimer mon style de jeu. Ça, c'est respectable et normal. Moi aussi, il y a des joueurs que j'aime et d'autres que je n'aime pas. La seule chose que je sais, c'est qu'à chaque fois que j'entre sur un terrain je donne mon maximum, je donne ma vie. Le foot m'a beaucoup donné et c'est pour ça que je le respecte autant et que je lui donne toujours tout. Il y a beaucoup de joueurs qui sont plus forts que moi, d'autres qui sont moins forts que moi, c'est le football. J'ai fait de jolies années ici. J'ai le respect de mes coéquipiers, de tous les coaches qui sont passés ici *(Ancelotti, Blanc, Emery, Tuchel, Pochettino, Galtier)* et qui m'ont vu tous les jours.

Les Français ont la réputation d'être des râleurs. Vous aussi ?
Ah oui, les Français râlent ? Moi, ce n'est que sur le terrain. Là, je râle *(il a notamment récolté 89 cartons jaunes et 2 cartons rouges en 263 matches de L 1)*. En dehors, je suis quelqu'un de très tranquille. Je ne râle jamais. Les choses importantes, ce sont la famille, la santé, mes enfants. Le reste, je m'en fiche un peu.

Les Français ont aussi la réputation d'aimer sortir, boire, manger, prendre du bon temps. Vous aussi ?
Cette réputation m'a gêné car, la plupart du temps, ce n'était pas vrai. Quand tu es journaliste, tu dois faire les choses avec honnêteté. Si c'est vrai, je prends mes responsabilités, comme ç'a été le cas beaucoup de fois. Mais on m'a fait passer pour quelqu'un qui sortait tous les soirs. À la fin, ça n'allait pas. Les personnes qui me connaissent savent ce que je fais et qui je suis. Il y a des périodes où je savais que je pouvais sortir, d'autres où je savais que je devais me reposer. Et j'avais 20 ans, c'était différent. Aujourd'hui, j'aime aller dîner avec mes coéquipiers, mes amis, mais ce sont des choses que tout le monde fait. Quand c'était moi, c'était un problème. À chaque fois qu'on perdait un match, •••

"En Italie, c'est parfois dur, on te reproche beaucoup ton succès"

Avec 29 trophées glanés sous le maillot du PSG, Marco Verratti (à droite) est le joueur le plus titré de l'histoire de la Ligue 1.

••• on disait : « Marco, il est sorti. » Une fois, on me disait que j'étais sorti là, mais la boîte était fermée. Une autre fois, on disait que j'avais passé une soirée avec la chanteuse Rihanna, mais je ne la connais même pas. Il faut être honnête.

La L1 est souvent critiquée et méprisée à l'étranger. Vous la défendez ?
Dans les compétitions européennes, le PSG va souvent loin. On a joué une finale de Ligue des champions récemment *(2020, face au Bayern, 0-1)*. Lyon aussi a joué une demi-finale en battant la Juve *(1-0, 1-2)*, Manchester City *(3-1)*, deux grosses équipes. Moi, je me trouve très bien en Ligue 1. Je vois beaucoup de bons joueurs. La Ligue 1 n'est pas pire que la Serie A ou les autres Championnats.

Quel est votre meilleur souvenir en France ?
Le premier Championnat qu'on a gagné ici *(2012-2013)*, c'est quelque chose qui restera particulier pour moi. C'est le premier que j'ai gagné *(sept autres ont suivi en L1, en 2014, 2015, 2016, 2018, 2019, 2020 et 2022. Au total, il a gagné 29 trophées avec le PSG)*. Ce titre manquait beaucoup à Paris *(après 1986, 1994)* et j'ai vu à quel point les supporters l'ont fêté. Je n'avais jamais connu ça. C'est l'un de mes plus beaux souvenirs. Et en dehors du foot j'ai beaucoup de bons souvenirs. Je me suis marié en France *(à l'été 2021)*, mes enfants sont nés ici *(Tommaso et Andrea, issus d'une première union avec Laura Zazzara)*.

Et le pire ?
Les pires souvenirs concernent le football. On a perdu des matches qui m'ont rendu très mal. Contre Barcelone, le 6-1 *(le 8 mars 2017, malgré un succès 4-0 à l'aller)*, ou contre Manchester United à la maison *(le 6 mars 2019, défaite 3-1, malgré une victoire 2-0 à l'aller)*. Après ces matches, j'ai à chaque fois vécu deux semaines très dures.

Quand la France perd en finale de la Coupe du monde *(face à l'Argentine, 3-3 a.p., 2-4 aux t.a.b., le 18 décembre)*, ça vous rend triste ?
Oui, bien sûr. J'ai beaucoup d'amis en équipe de France, ma femme *(Jessica Aïdi)* est française, mes enfants sont nés en France. Pendant le Mondial, ils souffraient quand les Bleus étaient en difficulté. Mais j'étais à la fois content et pas content. L'Argentine a fait un truc de ouf. Surtout pour Messi. C'est un très grand joueur et je trouvais ça un peu pourri qu'il finisse sa carrière sans gagner la chose la plus importante pour lui. On lui disait souvent que sa sélection n'arrivait pas à gagner et en deux ans il a tout gagné *(la Copa America en 2021, la Finalissima et la Coupe du monde en 2022)*. D'un autre côté, je voulais que la France gagne pour mes amis. Je voulais les voir contents. J'étais pour Kylian, pour la France, et pour d'autres amis que j'ai dans cette équipe. C'est une finale dont on va parler encore longtemps.

Et quand Zlatan qualifie la France de pays de merde, ça vous énerve ?
Zlatan, c'est Zlatan. Il a dit beaucoup de choses qu'il pense et beaucoup de choses qu'il ne pense pas. Quand on était à Paris, il était toujours bien. On était tout le temps ensemble et il était heureux. C'est un garçon très tranquille en dehors des terrains et il aimait beaucoup la France. Il pouvait sortir, aller au restaurant, on allait en boîte ensemble. Il me disait : « Mais Marco, ce genre de choses en Italie, c'est impossible à faire. » C'est une très bonne personne, quelqu'un qui te donne beaucoup de bons conseils à sa façon, mais, si tu le connais et si tu comprends comment il est fait, tu l'adores. Il a un cœur énorme.

Vous êtes le joueur le plus titré de l'histoire du Championnat de France. Cela fait-il de vous une légende de notre pays ?
C'est un honneur, forcément ! Ça veut surtout dire que nous avons fait un très bon travail d'équipe.

Quel est votre joueur préféré de Ligue 1, hors PSG ?
(Houssem) Aouar *(Lyon)*, dans sa meilleure période, je le trouvais vraiment très bon.

Ligue 1 ou Serie A ?
Ligue 1.

Jacquet ou Lippi ?
Marcello Lippi. Je l'adore.

Zidane ou Materazzi ?
(Sourire.) Pour le jeu, c'est Zidane. Pour l'histoire, c'est Materazzi. Il nous a marqués, parce qu'il a inscrit des buts importants pour qu'on devienne champions du monde *(en 2006, aux dépens de la France en finale, 1-1 a.p., 5-3 aux t.a.b.)*. C'était une journée incroyable de ma vie quand on a gagné. J'aime aussi beaucoup Zidane. Zidane, c'est le football. Mais Materazzi m'a plus fait vibrer.

Vous serez toujours en France dans dix ans ?
Oui. J'aime la France !" ⬢ O. B.

Making of

Lieu
Camp des loges (centre d'entraînement Ooredoo).

Durée de l'entretien
Vingt-quatre minutes chrono.

Tenue
Jean noir, tee-shirt noir, cuir noir.

Autre personne présente
Julien Maynard, du service communication du Paris-SG.

Niveau de connivence
0. Première rencontre.

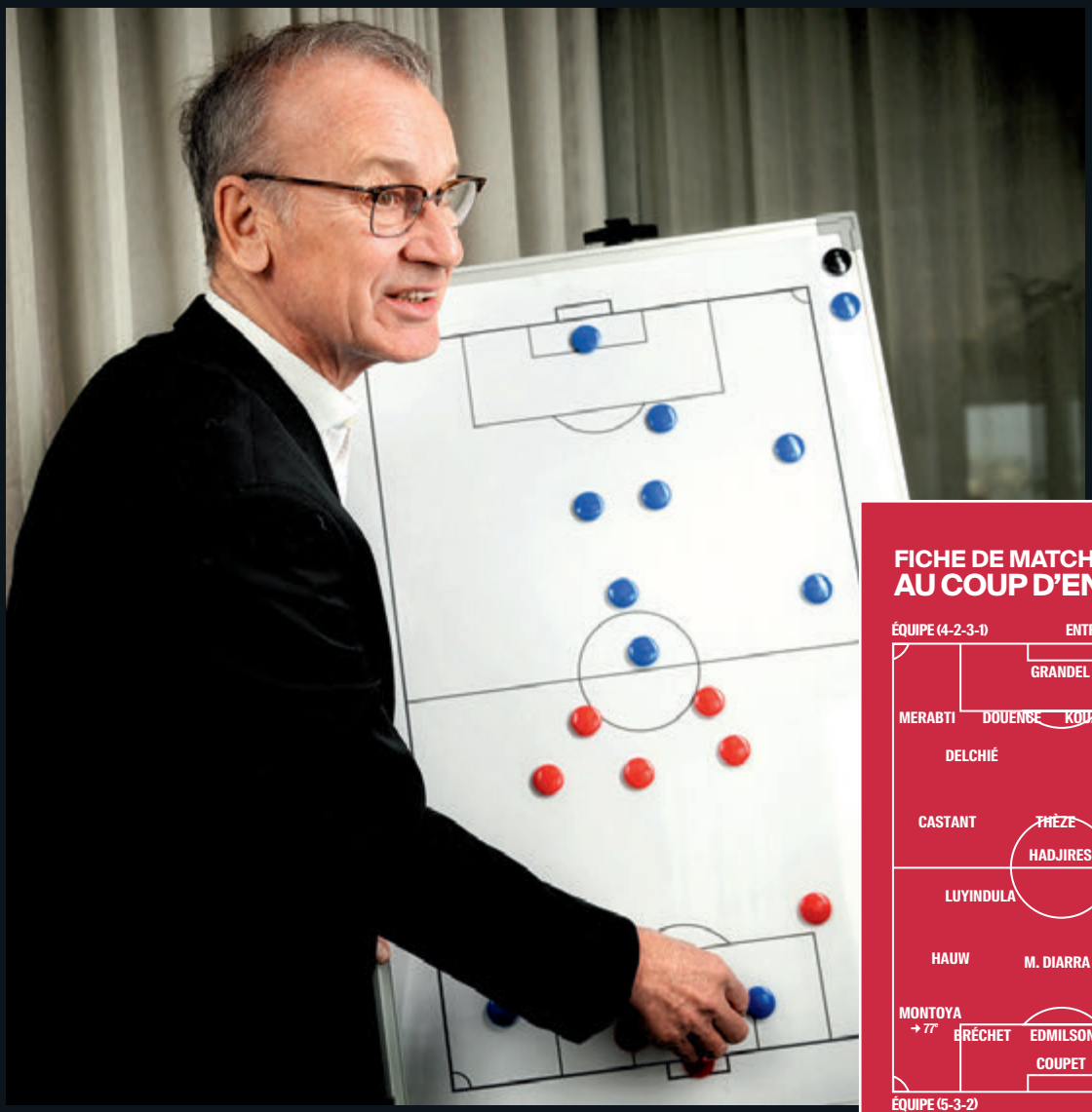
Les trois prochaines interviews qu'il aimerait lire dans *FF*
"Lionel Messi après son succès en Coupe du monde. Kylian. Il parle toujours très bien, c'est toujours intéressant de l'écouter. Et il a perdu une finale, il doit avoir beaucoup de choses à raconter. Et Marquinhos. Il a passé des moments difficiles, mais c'est un joueur d'un autre temps. Il pense toujours au groupe, toujours positif. Un exemple."

La note que *France Football* lui donne
8/10. Verratti a été souriant, s'est montré détendu et sympa.

La question qu'on a bien fait de ne pas lui poser
"Le paquet de clopes qui passe à 10 euros en France, ça vous gêne ?"

Pierre Lahalle/L'Équipe

QATAR
AIRWAYS
PARIS



FICHE DE MATCH AU COUP D'ENVOI

LIBOURNE-SAINT-SEURIN - LYON 1-0
32es DE FINALE DE COUPE DE FRANCE 2003

Jean-Marc Furlan "COMMENT J'AI FAIT POUR BATTRE L'OL ?"

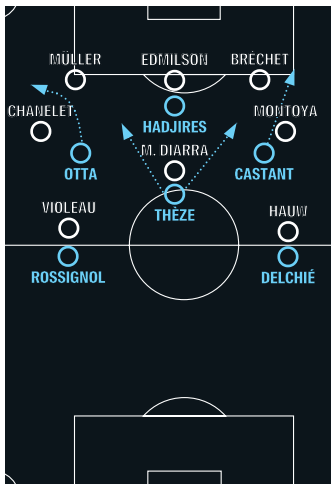
Vingt ans après, Jean-Marc Furlan revisite avec bonheur l'exploit des Pingouins de Libourne-Saint-Seurin (CFA, l'actuel N2), tombeurs de l'OL en trente-deuxièmes de finale de la Coupe de France, le 4 janvier 2003. Par Cédric Chapuis. Photos Alain Mounic/L'Équipe

À Libourne, la réception de Lyon, champion de France en titre, constitue un événement. Pour l'occasion, 8 500 spectateurs se sont déplacés ainsi que le maire de la ville, Gilbert Mitterrand, ici en discussion avec Jean-Marc Furlan.

L'APPROCHE DU MATCH
"MON PÈRE ME FOUT LA HONTE EN TOQUANT À LA PORTE EN PLEINE CAUSERIE"

"Tous les ans, je disais à mon groupe : « On a besoin d'argent, alors, même si on ne monte pas en Championnat, il faut au moins aller en trente-deuxièmes de Coupe pour équilibrer les comptes ! » On sortait d'un quart la saison précédente face à Bastia *(0-1 a.p.),* mais on n'avait pas pu jouer dans notre stade *(le match s'était joué à Chaban-Delmas, à Bordeaux)* et ça change complètement la préparation, l'état d'esprit, les repères… Là, on se prépare à accueillir Lyon chez nous *(au stade Jean-Antoine Moueix)*. L'engouement en ville, c'est de la folie ! J'ai volontairement essayé de calmer ça dans les médias, de ramener le curseur proche de la réalité : on est une équipe de CFA qui accueille le champion de France !

En revanche, je mets un point d'honneur à ce qu'au niveau de la préparation et du comportement, le fonctionnement soit professionnel : la plupart des joueurs ont un boulot à côté, mais j'ai fait en sorte qu'ils soient libérés pour les entraînements. Et le 1er janvier à 10 heures, on est sur le terrain. Je tiens à ce qu'on passe le plus de temps possible ensemble, mais il n'est pas question de bousculer nos habitudes. Le jour du match, je donne rendez-vous à midi à l'hôtel, à 1,5 km du stade, on y partage le déjeuner, puis la sieste et la causerie. Mon père me fout d'ailleurs la honte en toquant à la porte en pleine causerie pour y assister. Tout le monde est mort de rire ! Ça détend l'atmosphère… Globalement, on a la tête légère, parce qu'on est le club amateur qui reçoit un gros, c'est un moment de bonheur, de transcendance, presque d'extase. En tant qu'entraîneur, on stresse plus quand on joue une équipe de niveau inférieur, je vous le dis…"



Déjà reconnu à l'époque pour ses principes de jeu, Furlan ne change pas d'approche face à l'OL. Éric Carrière et Vikash Dhorasoo blessés, Juninho sur le banc, le milieu lyonnais manque de contrôle face au trio Delchié-Rossignol-Thèze.

LE PLAN DE JEU
"GRÂCE À CES PROTOCOLES DE JEU, MES JOUEURS SE SENTENT EN SÉCURITÉ"

"L'idée n'est pas de perturber les joueurs, de leur mettre une pression terrible. Mes adjoints ont organisé un repas avec une analyse vidéo de l'OL, une rareté à l'époque. Moi, je n'appuie pas forcément là-dessus, je veux entretenir une dynamique joyeuse et j'insiste surtout sur notre football. J'ai toujours recherché ça : comment montrer à l'adversaire que tu as des principes de jeu. J'aime avoir la possession, jouer mon jeu, et le plus gros travail est de convaincre mes joueurs qu'on peut le faire contre Lyon. Ce qui les met en confiance, ce sont ces protocoles de jeu. Grâce à eux, ils se sentent en sécurité. Beaucoup plus qu'en leur répétant qu'il •••

Stéphane Klei

••• faut défendre et contre-attaquer ! Parce qu'il faut qu'ils sachent comment le faire. Dans ces circonstances, une équipe pro est toujours un peu empruntée, alors qu'en face tout le monde est à fond. On sait aussi qu'il y a de la tension côté OL, mais je ne me sers pas du tout du contexte *(élimination des Coupes d'Europe à l'automne, une victoire sur les cinq matches précédents en L1)* car il ne faut pas minimiser les qualités de cette équipe !

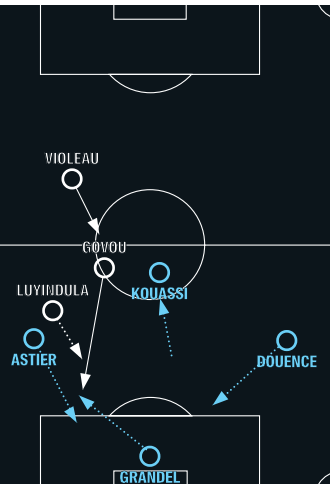
Ce qui me fait le plus peur, c'est leur potentiel offensif, leur capacité à dérouler, à marquer des buts et à te rendre un peu ridicule. La vitesse de Govou, notamment, est un vrai danger, et j'insiste auprès de mes défenseurs pour essayer de gérer au mieux cet aspect. J'ai toujours beaucoup travaillé à la construction de paires sur le terrain. Mario Zagallo disait : « Si tu as une bonne paire, tu ne perds jamais, si tu en as deux, tu gagnes tout le temps. » Il exagérait un peu les choses *(sourire)* mais c'est très important de construire des paires. Et j'en ai plusieurs à Libourne, notamment Delchié-Rossignol, un duo fantastique à la récupération. L'un est un ancien meneur de jeu, l'autre a beaucoup de volume, ils sont très doués techniquement et essentiels pour nous."

Le public est confiant. Il faut dire qu'il est habitué aux exploits de ses Pingouins. Lors de l'édition 2002 de la Coupe de France, ils avaient déjà éliminé Lille et Metz, des pensionnaires de L1, ne s'inclinant qu'en quarts de finale contre Bastia.

LA PREMIÈRE PÉRIODE
"JE SUIS TRÈS SURPRIS DE LES VOIR À CINQ DERRIÈRE"

"L'OL a plusieurs blessés, notamment *(Éric)* Carrière et *(Vikash)* Dhorasoo au milieu *(mais aussi Sonny Anderson et Claudio Caçapa)*. Avec Juninho sur le banc, bien sûr que ça nous facilite la tâche pour avoir plus de contrôle dans l'entrejeu. Ça ne change pas mon approche, mais il est évident que ça nous aide. Et la première période est très équilibrée. Je suis très surpris de les voir à cinq derrière, même s'ils avaient parfois déjà joué comme ça. C'est très difficile pour un défenseur d'alterner entre les systèmes, ça change la donne pour tout le monde, les latéraux comme les centraux. Ils se mettent donc dans le dur en changeant leur approche, c'est pour ça que je me focalise aussi sur le rôle d'Edmilson, on devait l'empêcher de dicter le tempo depuis l'arrière et on l'a bien fait.

On souffre peu, leur seul moyen d'apporter du danger, c'est via la paire Govou-Luyindula. Face à eux, tu es forcément dans le dur. Et c'est grâce à eux qu'ils se créent leur plus belle occasion : un décrochage de Govou qui se retourne et lance Luyindula. Mais en face, il y a Franck Grandel, il était trop fort ! Surtout en Coupe. De notre côté, on se procure quelques occasions en profitant de la liaison fragile entre centraux et latéraux. On leur pose de gros problèmes dans ce secteur, et on touche le poteau par Régis Castant, qui déboule entre Bréchet et Montoya pour tirer des 20 mètres."



Les Pingouins impriment le rythme en première période, mais s'exposent sur une perte de balle dans l'entrejeu. Sidney Govou décroche, est servi par Philippe Violeau, se retourne et lance Peguy Luyindula vers le but. Grandel sort le grand jeu pour remporter ce face-à-face.

LA MI-TEMPS
"JE ME SENS PLUTÔT LÉGER"

"Quand les joueurs font une première période de qualité, c'est important de rester sur le positif, de valoriser. J'insiste sur le fait de construire d'un côté et de « renverser » pour profiter des écarts dans cette défense à cinq de l'OL. Il faut réussir à attirer, faire courir l'adversaire pour obtenir de la liberté dans le couloir à l'opposé. Il y avait toujours une zone exploitable. Dans ma tête, je me demande

Philippe Violeau (en blanc) éprouve des difficultés à contrer Laurent Delchié.

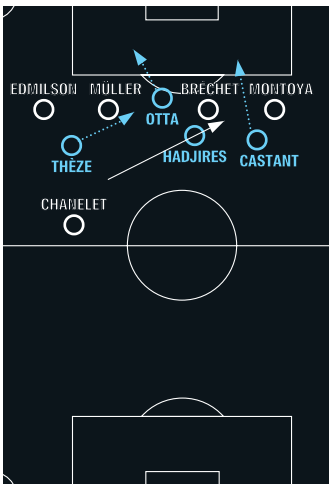
Cyriaque Otta, ici devant Mahamadou Diarra, sème le désordre dans l'organisation prudente des Lyonnais, qui commencent à douter.

quand même si on va avoir la réussite d'en mettre une au fond. Est-ce que le public prend du plaisir ? C'est une première chose. Mais ensuite, comment on va les battre ? Cette question tourne en boucle dans mon esprit. Je ne sais pas si on va avoir cette réussite, même si notre nombre d'occasions me rassure. Je n'ai pas peur d'avoir des regrets, je suis confiant parce qu'on fait jeu égal. Vraiment ! Par rapport à l'écart entre les deux équipes, je me sens plutôt léger. Ç'aurait été différent si on avait été nullissimes. *(Rire.)*"

LA SECONDE PÉRIODE
"LE BUT QU'ON MARQUE, C'EST L'ACTION PARFAITE"

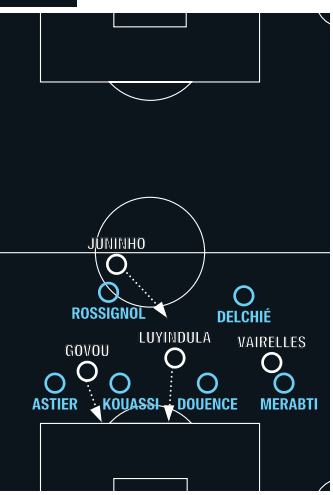
"L'essentiel à la reprise, c'est de refuser de reculer. Là encore, mon duo de récupérateurs est très important, comme mes attaquants, qui savent harceler l'adversaire. Ça donne un bloc fort techniquement mais aussi à l'aise pour récupérer. Et le but qu'on marque *(76e)*, c'est l'action parfaite. Un enchaînement exceptionnel parce qu'il y a le harcèlement dans le camp adverse, la récupération sur un dégagement raté d'Edmilson, le renversement de Pascal *(Thèze)* et la finition... Comme dans un rêve ! Au moment où Regis *(Castant)* marque, il y a une ovation phénoménale dans le stade qui nous fait un peu peur. *(Rire.)* Juninho est entré dix minutes plus tôt, je sais que ça va inverser le rapport de force, et puis Vairelles arrive juste après l'ouverture du score. Il avait inscrit le but pour Bastia qui nous avait éliminés la saison précédente en quarts. Mais, sincèrement, je n'y pense pas, je suis concentré sur les capacités de mon groupe. Ça ne m'obsède pas du tout. •••

À la mi-temps, Jean-Marc Furlan insiste sur les renversements pour profiter des espaces entre centraux et latéraux de l'OL. Le but répond à cette demande : Thèze intercepte une relance d'Edmilson, se sert des appels de ses partenaires et sert Castant à l'opposé.



Stéphane Klei

Au tableau !



Les entrées de Juninho et Vairelles inversent le rapport de forces. Malgré tout, Furlan refuse de changer de dispositif et de joueurs, qui concèderont peu d'occasions dans le jeu.

••• En revanche, le fait d'avoir à gérer Juninho et désormais trois attaquants… Même si encore une fois, ils ont dû changer de dispositif, en repassant à quatre derrière, et ça les perturbe pour construire. C'est hyper favorable pour nous, et on concède d'ailleurs très peu d'occasions dans le jeu. Les seules situations chaudes viennent de coups de pied arrêtés, mais Grandel sort encore le grand jeu. Je ne ressens pas forcément du renoncement chez eux, mais un vrai malaise. Quelque chose ne tourne pas rond dans cette équipe à cette période-là *(4 janvier)*. Soyons honnêtes : s'ils avaient été à 300 %, on prenait une rouste ! Là, au contraire, je n'ai pas du tout le sentiment de vivre un grand danger pendant quatre-vingt-dix minutes, on n'a pas subi. Je ne procède à aucun changement, ça m'arrivait parfois… Bon, pour le coup, c'est surtout parce que je n'ai pas de solution. *(Il éclate de rire.)* Si j'avais eu un banc, un mec qui peut foutre le feu, je l'aurais fait entrer ! Je ne veux pas bouleverser l'équilibre général juste pour faire entrer un mec. Et puis, encore une fois, notre préparation lourde en amont paye, parce que je n'ai pas de joueurs épuisés."

CE QUI RESTERA
"CE MATCH A RENDU LES GENS HEUREUX"

"Au coup de sifflet final, je suis très heureux, subjugué, incrédule. Je vais serrer la main de Paul Le Guen, et quand je vois sa tête… J'ai l'impression qu'il va s'écrouler par terre ! Plus tard, quand je croiserai le président Aulas, il me répétera à chaque fois : « J'ai failli être viré à cause de vous ! » Ce match a foutu un bordel sans nom

Régis Castant, le buteur du match, fait parler ses talents de dribbleur devant le Brésilien Edmilson.

Stéphane Klei

FICHE DE MATCH
AU COUP DE SIFFLET FINAL

là-bas. Je suis tellement abasourdi que pendant que les joueurs font la fête sur la pelouse, je rentre au vestiaire ! Mon père, qui assistait à tous nos matches, descend des tribunes en courant et me suit. On est tous les deux, assis l'un en face de l'autre, je suis K.-O. ! Lui me regarde, en larmes, comme si j'étais un extraterrestre. On n'a pas échangé un mot ! Je me demande : « Mais qu'est-ce qui vient de se passer ? Comment j'ai fait pour éliminer Lyon ? »

C'est un souvenir plus fort que les exploits face à Lille *(2-0)* et Metz *(2-1 a.p.)* la saison précédente, parce que c'est l'OL, le champion de France qui bouffera ensuite tout le monde en L1 *(sept titres d'affilée entre 2002 et 2008)*. D'ailleurs, c'est ce match qui est resté dans l'imaginaire des gens. Il les a rendus heureux, et c'est ça qui m'animait. Le plaisir que le peuple a pris, c'est ça qui me touche vingt ans après. Ce qui me plaît, c'est de transmettre des émotions. Pour tout ça, ce match face à l'OL est fantastique." ⬢ C. C.

LES BUTS
1-0 : Castant (76e)

LES CARTONS JAUNES
Astier pour Libourne-Saint-Seurin (43e)
Edmilson pour Lyon (36e)

Franck Grandel, Jean-François Douence, Laurent Delchié et Christophe Rossignol (de gauche à droite) saluent le public girondin. Cette épopée permettra aux trois premiers de devenir professionnels.

LE QUIZ DE JEAN-MARC : 2/5

"Quelle équipe Libourne-Saint-Seurin avait-il éliminée au tour précédent ?
Pfff... Je me rappelle plus des hommes que des résultats, moi ! Aucune idée. (**FAUX.** Pau, alors pensionnaire de National, 1-0 après prolongation, au 8e tour.) **0/1**

Et auparavant ?
(Il souffle à nouveau, puis réfléchit pour trouver la réponse.) Je me souviens d'un déplacement au Pays basque, je ne sais pas si c'était cette saison-là. Je m'étais vraiment chié dessus ce jour-là ! (**VRAI**. Libourne-Saint-Seurin avait péniblement éliminé Bayonne – CFA2, l'actuel Championnat de National 3 – au 6e tour, 0-0 après prolongation, 5 tirs au but à 4, avant de sortir Albi – CFA, l'actuel National 2 –, 2-0 au 7e tour.) **1/2**

Qui était l'arbitre de ce match face à l'Olympique Lyonnais ?
Je ne sais pas ! (**FAUX.** M. Thierry Auriac.) **1/3**

Combien de cartons avaient été distribués lors de la rencontre face à l'OL ?
Il n'y en avait pas eu, si ? Astier, ah oui, mais lui, il était habitué ! (**FAUX.** 2 cartons, un pour Astier, donc côté girondins, un autre pour Edmilson, côté Olympique Lyonnais.) **1/4**

Combien de joueurs alignés ce jour-là face à Lyon ont joué au niveau professionnel par la suite ?
Il y a ceux qui sont montés après en Ligue 2 *(2006)* avec Libourne, déjà, et puis Franck Grandel que j'avais pris avec moi à Troyes notamment. Au total... cinq ou six ?" (**VRAI.** 6 : Grandel, Jean-François Douence, Joël Venceslas Kouassi, Lilian Astier, Régis Castant et Laurent Delchié.) **2/5** ⬢ C. C.

UN SI LONG COMBAT

DAVID SOMMEIL

À 48 ans, l'ancien défenseur, victime il y a plus de quatorze ans d'une mort subite ressuscitée, reste emprisonné dans un corps affaibli qui lui permet cependant de résister. Avec le soutien, digne, des siens.

Par
Pascal Ferré, à Saint-Aubin-de-Médoc

Photos
Franck Seguin/L'Équipe

"David, David..." À la douce interpellation de sa femme Clarisse dans les couloirs, David Sommeil, en pleine balade au sein de cet institut spécialisé dans l'accueil de patients atteints de maladies neurodégénératives, s'est retourné. Forcément un peu moins rapidement et avec moins de vivacité que lorsque le solide défenseur s'occupait de "ses" attaquants. Mais avec la même force dans le regard, qu'il a plongé aussitôt dans celui de son fiston, Loan (18 ans), venu également lui rendre visite. Des retrouvailles sans paroles. Parce qu'il est aphasique. Mais avec tellement d'émotion, à chaque fois renouvelée lors des visites. Sans trop s'appesantir, le trio s'est engouffré dans la salle des familles, là où l'ex-joueur (48 ans) accueille les siens. À l'abri des regards indiscrets, lui qui bénéficie d'une belle cote de "popularité" au sein de l'établissement.

Les effusions sont pudiques. Et les gestes doux, empreints de beaucoup de délicatesse. Voire de lenteur. Comme si tout se passait désormais au ralenti. L'ancien gaillard de Bordeaux, Marseille ou Manchester City *(voir pages 52-53)* mange du regard son fiston en même temps qu'il avale avec précaution son eau gélifiée. Trois semaines plus tôt, il a encore frôlé le pire (un AVC consécutif à une crise d'épilepsie), si tant est que l'on puisse encore le frôler après avoir déjà connu une mort subite ressuscitée.

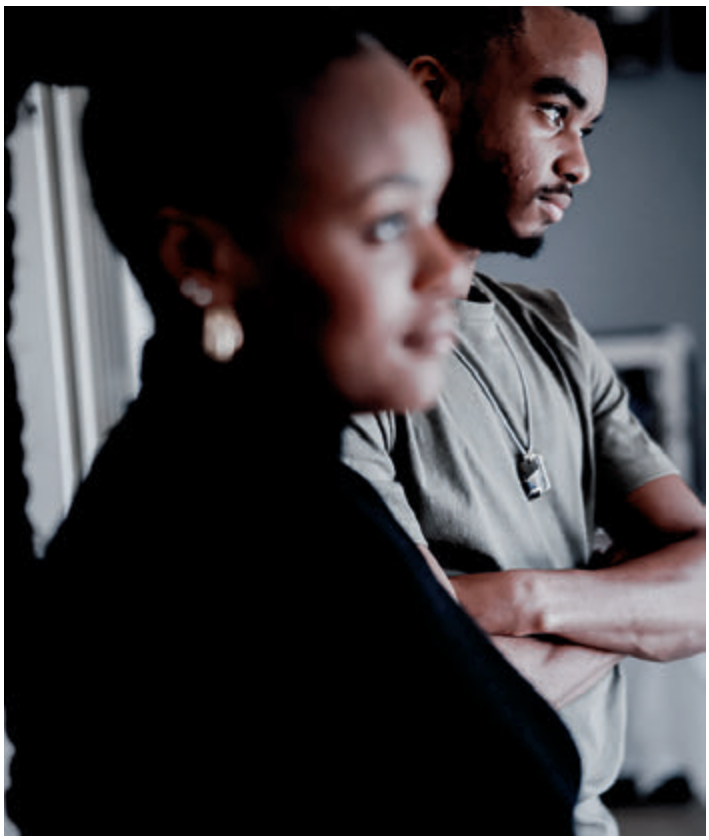
"Je me suis transformée en une espèce de machine"

C'était le 20 août 2008. De retour en France depuis une saison, l'ancien international A' (34 ans) s'écroule en fin d'entraînement, sous les couleurs de Valenciennes. Son coéquipier Djamel Belmadi lui crie dans les oreilles et l'arrose. David Ducourtioux lui prodigue un massage cardiaque pendant que Rafael Schmitz, le capitaine formé au secourisme, entame un bouche-à-bouche et que Rudy Mater fonce chercher un défibrillateur. À 7 000 kilomètres de là, sa femme Clarisse termine son séjour estival en famille, en Guadeloupe. Très loin de se soucier du drame en train de se produire. "J'étais avec ma sœur, se souvient l'intéressée qui prend la parole, après une très longue réflexion, pour raconter « son » David. Comme j'avais oublié mon téléphone dans la voiture, je n'étais pas joignable."

Face à l'urgence, c'est son autre sœur qui lui rapportera son appareil, bombardé de messages. Avant de les consulter, elle répond à Étienne Mendy, l'agent et ami de son mari, qui tente de lui expliquer la gravité de la situation. En vain. "Je m'attendais à ce qu'il m'annonce, comme à son habitude en période de transfert, la prochaine affectation de David. Trop choquée pour comprendre ce qu'il m'annonçait, je lui répétais en boucle : « Étienne, où est-ce que tu nous envoies cette fois ? » Je ne réalisais pas. Il a fallu que j'aie ensuite Antoine *(Kombouaré)*, le coach, avec sa voix grave, pour que je commence peu à peu à juste entendre l'information. Mais sans prendre conscience de la gravité..." Un dernier coup de fil à sa belle-mère, qu'elle tente malgré tout de ménager d'un traumatisme supplémentaire, le père de David étant brutalement décédé alors qu'il n'était âgé que de 14 ans, la fait basculer dans •••

Déjà diminué, il a été victime d'un AVC fin novembre

Dans cet établissement spécialisé bordelais, David Sommeil continue de s'accrocher à la vie comme au bras de sa femme Clarisse .



••• une autre dimension. "Puisqu'elle est une professionnelle de la santé, explique Clarisse, elle m'a tout de suite ramené à la réalité et fait comprendre que j'allais désormais être seule. Plongée dans cette bataille, j'ai alors pris une grande respiration. À partir de ce moment-là, et pendant de très nombreuses années, je me suis transformée en une espèce de machine."

Chair de poule, brancard et créole

À cet instant, elle ne perçoit aucun caractère inéluctable. Dans l'avion la ramenant à Paris, la jeune femme laisse pourtant s'échapper quelques larmes. Ses voisines de siège lui demandent ce qu'il se passe. Pendant tout le voyage, rien ne sort. Comme pétrifiée par une réalité qu'elle se refuse à admettre. Elle réussira à lâcher quelques banalités avant l'atterrissage qui amèneront ses compagnes de vol à lui promettre de prier pour elle et son conjoint. Au chevet de son mari, qu'elle rejoint au service de réanimation de l'hôpital de Valenciennes, elle ne se rend toujours pas trop compte. S'obstine à nier l'évidence. S'enferme dans une espèce de déni. S'efforce à tout mettre en place pour protéger les enfants, Yona, 7 ans, et Loan, 3 ans, laissés en Guadeloupe. Reste incrédule devant les docteurs qui lui disent ne pas comprendre pourquoi leur patient ne se réveille toujours pas en dépit de l'arrêt de sédatif. "Je répétais en boucle aux médecins : « Jamais David ne serait parti sans nous dire au revoir. C'est impossible. »"

Elle s'accroche au moindre signe durant les deux semaines de coma de son mari. Reprend naïvement espoir en voyant une chair de poule apparaître sur son torse à l'issue de quelques caresses sur la poitrine. Lui parle créole pour le sortir de son silence. Se ragaillardit quand elle reçoit une légère pression sur la main après lui avoir demandé de lui envoyer un signe pour lui prouver qu'il l'entendait. "Un réflexe neurologique", la douchera le corps médical. Avant de tomber au plus bas un jour suivant lorsqu'elle le voit passer, en salle d'attente, sur un brancard, totalement inanimé. "Là, j'ai craqué… J'ai pensé qu'il était mort." Une faiblesse vite balayée chez cette femme qui ne s'autorise ni le laisser-aller ni le catastrophisme. "J'avais tellement de lui une image d'un indestructible que je ne pouvais pas me résoudre au pire. À ses côtés, je me sentais tellement invincible. Je refusais d'écouter les médecins et leurs diagnostics pessimistes." Alors tétraplégique et aphasique, David rejoint le camp des très affaiblis, notamment en raison de déficiences neurologiques importantes. Ceux pour lesquels il reste aléatoire d'évaluer les chances d'un retour à la normale. Clarisse, une fois la sidération passée et digérée, reste enfermée dans son optimisme forcené. Ce sera sa principale arme à elle, face aux anxieux, aux pleurnichards. "Quand les médecins me disaient : « Il ne rejouera pas », je leur répondais : « N'importe quoi ! David va vous surprendre. »"

La troublante prédiction à la naissance

Elle préfère se raccrocher à cette bouleversante complicité qui les unit. Peut-être est-ce lié à leur quasi-gémellité car ils sont nés le même jour – le 10 août 1974 – dans la même maternité de Saint-Joseph, à Poin-

La plupart du temps, David a refusé le fauteuil roulant proposé, quitte à s'en échapper et à ramper

L'ex-défenseur peut compter sur le soutien de ses enfants Yona et Loan (au centre), ainsi que sur celui de sa femme Clarisse (à droite), qui a trouvé dans la peinture un exutoire.

te-à-Pitre, en Guadeloupe. "David est né cinq heures avant moi. Ça explique peut-être cette grande complicité. En fait, il est l'homme que j'aurais souhaité être si je n'avais pas été une femme", précise joliment Clarisse. Leurs pères se sont même croisés sur les marches de la clinique. Et le paternel Sommeil, fier de l'arrivée d'un fiston, a tenté de consoler son ami d'enfance qu'il soupçonnait d'être déçu d'avoir une fille en lui lâchant : "T'inquiète pas, quand mon fils rencontrera ta fille, il en prendra soin..." Les deux, simples copains de classe au lycée, se retrouveront par le biais d'amis communs, bien des années plus tard, par hasard à Paris, où Clarisse suivait ses études.

Le lien se renoue vite. Comme une évidence, en écho à la prophétie paternelle. "Au début, il m'a fallu du temps pour comprendre que footballeur était un vrai métier. Par la suite, mon ambition n'a jamais été d'être une femme au foyer, rembobine Clarisse. Ce n'était pas dans mon éducation ni dans mon tempérament. Au début de notre relation, j'ai même insisté pour conserver mon boulot d'éducatrice pour enfants non francophones en difficulté. J'adorais ces challenges magnifiques qui consistaient à faire rejaillir l'innocence de ces gamins déracinés, issus de familles de réfugiés politiques." Si les déménagements liés à la carrière de son mari auront raison de son engagement, les vicissitudes de la vie la rattrapent brutalement.

Après le long coma initial de son mari, fini le 4 septembre 2008, elle retrouve vite ses réflexes, sa générosité et son empathie naturelles pour s'occuper de "son" homme. "J'ai ça en moi. C'est pour ça que je me suis mise aussi « facilement » au service de David." Sans trop se poser de questions ni surtout se projeter au-delà du lendemain. Un plan de bataille pas si simple. Mais indispensable pour tenir. Et accompagner celui auquel on a posé un défibrillateur. Comme sa voix lui manque, elle se risquera lors d'un moment d'abattement à l'appeler sur son téléphone juste pour écouter le son de sa voix sur son message d'absence. "J'avais besoin de l'entendre encore une fois." Un substitut qui la chamboule, à l'idée que cette voix sera compliquée à recouvrer. Une faiblesse qui ne dure pas. Car il y a toujours cet impensable défi à surmonter. Retrouver David. Non plus le footballeur, mais l'homme. Le père. Le mari. Le complice. Lequel fait preuve d'une obstination épatante. Au point de souvent refuser le fauteuil roulant proposé, et même de s'en échapper, quitte à ramper plutôt que de se laisser choir dans une forme de dépendance et d'affaiblissement qu'il combat jour après jour si dignement.

En larmes devant le "spectacle" de Knysna

Il relève ce premier challenge puisqu'il remarche à partir du printemps 2009. À cette époque, à la clinique des Grands Chênes de Bordeaux où sa famille a déménagé entre-temps, il refait du vélo, commence à courir, joue au foot avec Loan et met des raclées à tous ceux qui le défient pour un ping-pong. Une première victoire qui conforte sa femme dans son inéluctable retour en forme. En l'attendant, elle multiplie les barrières de sécurité autour de son mari afin d'éloigner les curieux (ou) mal intentionnés. Certes, les progrès s'avèrent assez lents lors des séances d'orthophonie. Et alors ? "J'ai toujours vu David comme un funambule sur le fil de la vie et aussi comme un phénix. Capable de renaître de n'importe quel coup dur, explique Clarisse. Même si ça avançait doucement, ça avançait." Une embolie pulmonaire en juin 2009 le met à mal. Avant que des troubles psychiatriques incontrôlés et incontrôlables de plus en plus réguliers, escortés d'épisodes dépressifs, l'enferment dans son monde. Le corps médical finit par mettre un nom dessus : un syndrome frontal. Des lésions cérébrales qui dégénèrent en troubles comportementaux. Avec des sentiments exacerbés. Un handicap qui va le contraindre à un internement. Pour le protéger et protéger son entourage.

> **"Que se passe-t-il vraiment dans sa tête ?" Clarisse Sommeil, sa femme**

Durant cette période, sa femme continue d'y croire. Comme une acharnée. "Chaque petit moment de brève lucidité, je l'embrassais à bras-le-corps, avoue la battante. De toutes mes forces. Il n'a jamais pu tenir une longue conversation soutenue mais parvient quelques fois à se faire bien comprendre." Comme lorsqu'elle le surprend en train de pleurer devant le pitoyable épisode de Knysna (2010). Ou qu'elle l'associe au choix de cadeaux ou de récompenses pour les enfants. Durant toutes ces années, elle se satisfait de ces miettes d'échanges. S'y raccroche comme à une bouée. Préférant y voir à chaque fois une esquisse de renouveau plutôt qu'une entrave à leurs libertés d'avant. Elle emprunte sans relâche ces toboggans émotionnels comme tous ceux qui accompagnent des proches cabossés. Avec ces interrogations qui la minent. "Que se passe-t-il vraiment dans sa tête ? À quoi correspondent ces émotions qui semblent le submerger constamment ? N'est-il pas trop malheureux ?" Aux enfants, elle explique que le cerveau de papa s'est froissé comme une feuille de papier. Et que cela va prendre du temps pour tout défroisser.

Johnny, délires et crêpes

Elle le stimule à chaque fois qu'il rentre chez lui. D'abord tous les soirs. Puis les week-ends. Avec, à chaque fois, l'indicible espoir d'ouvrir de nouvelles voies. •••

LE ROC DES ABYMES

Arrivé en métropole à 17 ans, le Guadeloupéen s'est imposé comme un solide défenseur de Ligue 1, avant de tenter sa chance en Angleterre et de connaître la gloire avec la sélection de son île. Par Olivier Bossard

Dans le milieu, on l'appelle "Tutu", référence à Lilian Thuram. Pour le poste, le jeu, beaucoup. Pour l'île de naissance, la Guadeloupe, un peu. "Dès qu'il pouvait, il revenait ici quand il était joueur, raconte un ami. Il aimait s'y ressourcer." L'histoire commence évidemment là-bas, aux Abymes. À l'époque, David Sommeil porte les couleurs du petit club de Siroco, mais voit vite plus haut et provoque son destin. Un après-midi de pluie, il débarque à l'entraînement de la MJC des Abymes, le club phare de la ville, demande s'il peut jouer. Banco. Le coach Rony Javois accepte, tombe d'emblée sous le charme et décide de le conserver avec ses jeunes. Un cadeau rare. David Sommeil joue devant, empile les pions, prend même le record de buts inscrits sur une saison, catégorie minimes. Les étapes s'enchaînent. Lors des éliminatoires des Championnats du monde juniors de la zone Concacaf, à Porto Rico, Sommeil termine meilleur buteur du tournoi sous les couleurs de la Guadeloupe, avec sept réalisations. L'attaquant n'a aucun équivalent. Les locaux l'appellent "le Joyau de l'île".

Il s'improvise défenseur

Patrick Nicole, dirigeant de Saint-Lô en CFA, tombe sur le garçon pendant ses vacances, ne laisse pas passer l'occasion. David Sommeil a 17 ans et décide de franchir l'Atlantique pour vivre son rêve. Le début d'une nouvelle vie. Année 1992. Le froid et le nouveau mode de vie normand ne ralentissent pas la progression du garçon. "David est un gars hyper facile à vivre, sourit l'un de ses amis proches, Olivier Dacourt. Autant, moi, je pouvais être le sale type, autant lui, c'était la crème. Il parlait à tout le monde, s'intégrait partout très facilement. Son adaptation rapide à la métropole n'a pas été une surprise. Il était hyper costaud dans la tête."

Pareil sur les terrains. Sommeil part vite terminer sa formation chez le voisin caennais, où il s'improvise défenseur latéral, pour intégrer le groupe pro et gagner sa chance en Ligue 1. "Mes premiers entraîneurs se demandent où j'ai appris à tacler, expliquait David Sommeil, à l'époque. Jeune, je ne défendais jamais, j'étais toujours devant. Mais c'est venu naturellement. J'ai regardé, écouté et beaucoup appris des autres. Ma connaissance du poste d'attaquant me donne peut-être aussi un avantage sur mes vis-à-vis. Je sens leurs appels, j'anticipe sur leurs moindres gestes en m'inspirant de ce que j'aurais fait, moi."

"Vraiment pas loin des Bleus", selon Dhorasoo et Dacourt

À Caen, Sommeil joue arrière droit pendant cinq années, avant de glisser dans l'axe sur une idée de Paul Le Guen à Rennes (1998-2000), et de s'y installer définitivement. "Il avait des qualités athlétiques énormes, se souvient Élie Baup, son coach à Bordeaux *(2000-janvier 2003)*. Il avait aussi une très belle lecture du jeu et était très fort dans les duels. Il était fait pour le haut niveau." Ses prestations lui offrent l'occasion d'intégrer l'équipe de France militaires, il devient même champion du monde en 1995. "On avait aussi gagné les Jeux de la Francophonie, rappelle son ancien coéquipier Vikash Dhorasoo. C'était un défenseur dur sur l'attaquant. Tu préférais l'avoir avec toi. D'ailleurs, il n'a jamais été très loin des Bleus." Le défenseur doit se contenter de l'équipe de France A' et de la sélection de Guadeloupe, avec laquelle il atteint les demi-finales de la Gold Cup en 2007, une première pour l'île des Caraïbes.

"À cette époque, c'était très compliqué d'intégrer l'équipe de France, souffle encore Olivier Dacourt. C'était la période des champions du monde 98. Mais il n'était vraiment pas loin." Le défenseur atteint un autre but. Celui de jouer de l'autre côté de la Manche, à Manchester City (2003-2006) et Sheffield United (2006-2007). "J'ai réalisé mon rêve, avait-il expliqué à *FF* à l'époque. Je n'ai pas été déçu du voyage. Là-bas, le public a la foi, les spectateurs te poussent, te boostent, te donnent envie d'aller toujours plus loin. J'ai apprécié de jouer au foot au quotidien avec Seaman, Sinclair, Fowler, McManaman. J'ai eu ce bonheur d'avoir comme coach Kevin Keegan." Le lien est encore plus fort avec Antoine Kombouaré, son dernier entraîneur à Valenciennes. Sommeil y signe un contrat de deux saisons en juillet 2007, enchaîne les grosses prestations. Jusqu'au 20 août 2008 et son accident cardiaque durant un entraînement. "Je n'oublierai jamais ce jour, assure Dacourt. Mais j'ai tellement de souvenirs, de rires avec lui. Quel bon mec..." ⬢

Bernard Papon/L'Équipe - Allstar Picture Library Ltd/Alamy Stock Photo - Jean-Louis Fel/L'Équipe - Gilles Favier/L'Équipe

Révélé à Caen, David Sommeil poursuit sa progression à Rennes (ci-dessus) où son caractère jovial fait l'unanimité auprès de ses coéquipiers (à d.) Shabani Nonda et El-Hadji Diouf, entre autres. Puis le défenseur gagne avec Bordeaux la Coupe de la Ligue 2002 (en haut) avant de rallier l'Angleterre, à Manchester City (en bas) et Sheffield United (ci-dessous).

David Sommeil
48 ans. Né le 10 août 1974, à Pointe-à-Pitre. 1,79 m ; 75 kg. Défenseur. International guadeloupéen (8 sélections).

Parcours
Caen (1993-1998), Rennes (1998-2000), Bordeaux (2000-janvier 2003), Manchester City (janvier 2003-2006), Marseille (janvier 2004-juin 2004), Sheffield United (2006-2007), Valenciennes (2007-2008).

Palmarès
Coupe de la Ligue 2002 ; Championnat de Ligue 2 1996.

Complice, le clan Sommeil veille sur le paternel.

“Je profite de chacune des visites comme si c’était la dernière…”

Loan, son fils

••• Muée par l’énergie de l’espoir, Clarisse se démène. Lui passe en boucle des chansons de Kassav’ ou de Johnny Hallyday, dont il aimait imiter les postures, sous le regard amusé de sa Sylvie-Clarisse. “J’ai voulu ressusciter nos petits délires à nous”, admet-elle. *L’envie d’avoir envie* et toute la musique qu’ils aiment inondent sa chambre. *Noir c’est noir* colore ses journées. Quand le rocker décède (le 5 décembre 2017), Clarisse demande même au personnel hospitalier de lui cacher au mieux cette nouvelle. Pour éviter un choc à celui qui est devenu ultrasensible. Pareille précaution sera prise lors de la mort de Pape Diouf (31 mars 2020), l’un des très proches amis de David. Pour contourner l’obstacle des mâchoires coincées, Clarisse ruse et use du créole, une langue avec beaucoup d’onomatopées. La communication se réinstalle. L’espoir, ténu, tient à un fil que sa femme s’échine à consolider jour après jour. “Pendant tout ce temps, j’y ai cru. Vraiment. J’avais la conviction que David allait revenir comme un super-héros.” Elle le conduit régulièrement au Parc bordelais, là où il l’avait demandée en mariage à… sept reprises lors de sa période girondine (2000-2003). “Ce n’est pas que je n’en avais pas envie, bien au contraire, mais, à chaque fois que l’on se décidait, il y avait un imprévu”, se remémore dans un sourire Clarisse.

Qui le régale de crêpes, son péché mignon. Marius Trésor le conduira même au Haillan lors d’un entraînement des Girondins. Ses potes Olivier Dacourt, Sylvain Distin ou Steve Marlet viennent régulièrement aux nouvelles. Comme la famille de Luc Sonor et de Laurent Robert. Yona, sa fille, sa “princesse”, passe du temps avec lui. Guette le moindre regard complice. Ne peut s’empêcher de comparer l’avant de l’après puisque les souvenirs de son père semblent s’être arrêtés au moment de l’accident, quand elle avait 8 ans. Installant parfois les deux ados dans une inconfortable position de quasi-étrangers. “J’ai beaucoup caché mes émotions, avoue celle qui suit des études de journalisme et fait la fierté de son paternel avec ses brillants résultats scolaires. Jusqu’à ce que je comprenne que je ne le reverrai plus comme avant. On a beau être forte, ça prend du temps d’accepter tout ça.”

L’épisode démentiel de trop

Le temps. Un drôle d’allié. Assez pernicieux, même. Surtout quand les progrès restent friables. Et le comportement toujours aussi peu linéaire, avec ces crises à répétition. Puis de plus en plus rapprochées. Chloroformant petit à petit les espoirs. “Je suis restée très longtemps dans le déni, avoue Clarisse. Jusqu’à ce que j’accepte. Que plus rien ne serait comme avant.” C’était fin 2019. Soit onze ans après l’accident. Un nouvel épisode de souffrance démentielle la convainc de changer d’approche, de paradigme. “Je l’entendais crier, souffrir. Je me suis dit : « Ce n’est plus possible. » Ça ne reviendra plus jamais.” Elle se trouve au bout de son cheminement et finit par admettre l’évidence. Ce jour où elle a accepté que David rejoigne un établissement spécialisé auprès de personnes handicapées la meurtrit encore. “Là, cela voulait dire que l’on acceptait d’arrêter de le soigner et qu’on officialisait qu’il basculait dans la catégorie de ceux que l’on accompagne du mieux possible. Prendre cette déci- •••

••• sion a été une terrible douleur. C'est comme si je l'abandonnais. Mais, avec le recul, je me rends compte aussi que c'est à partir de ce moment que j'ai accepté et commencé à aller mieux. "

Pour supporter cette évolution, Clarisse trouve refuge dans la foi, qu'elle partageait avec son mari, et dans la peinture, une passion enfouie depuis longtemps. S'enferme durant des heures dans son petit atelier attenant à la cuisine. Met sa musique. Prend ses pastels, ou ses pinceaux. Et s'échappe. Pas très loin parfois puisque David se retrouve sur certaines de ses toiles. "J'en ai besoin pour m'évader. Ça me permet aussi de mettre de la couleur dans ma vie." Loan, le fiston, lui, poursuit un autre rêve : "J'aimerais, comme papa, pouvoir vivre de ma passion, explique celui qui évolue au poste de latéral au club de Mérignac *(Régional 1)*. Lors d'un de mes rares échanges avec lui, je lui ai dit que j'aimerais m'appuyer sur son exemple et réaliser ce qu'il n'a pas eu le temps d'achever..." Son regard pétille avec une infinie tendresse à l'évocation du paternel, qu'il réussit d'ailleurs à calmer parfois en l'installant juste devant un match de foot. "En fait, poursuit-il, je me souviens de deux vrais échanges avec lui. Le premier était donc à propos de mes projets. Et lors du second, il m'a appris comment faire face à l'adversité car je venais de lui expliquer que j'avais quelques problèmes à l'école avec certains... Je me rappelle qu'il m'a donné ce conseil : « Face à l'attaquant, il ne faut pas se laisser surprendre. Et ne "frapper" qu'une seule fois, une bonne fois pour toutes. »" C'était il y a sept ans. Désormais, "même si ça me fait mal de le voir comme ça, je passe du temps avec lui. J'espace les visites pour que l'on ait un maximum de choses à se raconter. Et je profite de chacune d'elles comme si c'était la dernière..."

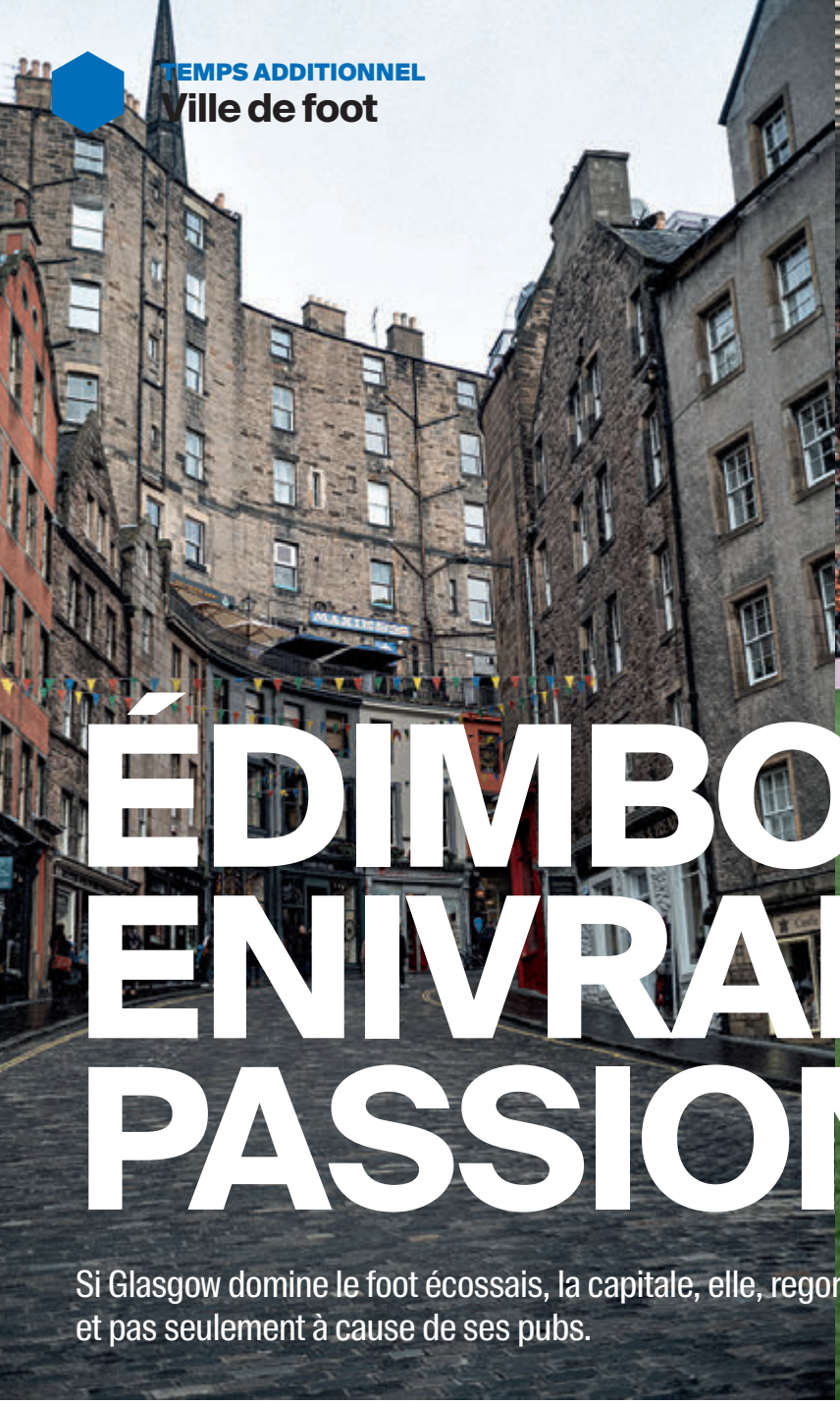
"David, ça restera mon Goliath"

Au sein de cet établissement bordelais hyper moderne, David Sommeil mène une existence pleine de résilience et de courage. Il résiste, avec des moyens réduits puisqu'il a perdu en cours de route beaucoup de ses capacités physiques. "Tous les efforts qu'il accomplit, atteste Clarisse, sont pour ses enfants. Je suis convaincue qu'il continue de se battre pour eux car il refuse de les « abandonner ». Une douleur qu'il ne connaît que trop bien. Mais ce combat, c'est son moteur."

Et elle reste sa dynamo. "Je me souviens que lorsqu'il m'avait demandée en mariage, il m'avait parlé de la solitude de la femme de joueur. Il ne m'avait pas menti... Mais si certains ne comprennent pas pourquoi je continue de parler de David avec autant de passion tant d'années après l'accident, j'avoue que je l'admire encore plus maintenant que durant sa carrière. Parce que son combat est exemplaire. Lorsque nous pouvions encore échanger, il m'avait dit : « Si un jour, je parviens à sortir de ce corps emprisonné et retrouver mes moyens, je vais être inarrêtable ! » C'est tellement lui ! Mais il n'a pas besoin de ça pour prouver sa grandeur. David, c'est déjà et ça restera mon Goliath." Alors, le colosse aux pieds d'argile, qui s'était habillé ce jour-là quasiment de la même manière que son fils dans un troublant mimétisme, a saisi la main de sa femme. Et s'en sont allés tous les deux dans le couloir d'un pas complice que l'on aurait juré léger. ⬢ P. F.

David, qui a perdu son père à 14 ans, continue de se battre pour ses enfants, qu'il ne veut pas "abandonner"

Tout comme à l'époque où le solide défenseur foulait les pelouses et représentait l'équipe de France A' (à gauche), Clarisse et David avancent main dans la main.



ÉDIMBOURG, ENIVRANTE PASSION

Par
Jeremy Docteur, à Édimbourg

Photos
Sébastien Leban/L'Équipe

Si Glasgow domine le foot écossais, la capitale, elle, regorge de charmes, et pas seulement à cause de ses pubs.

ATLAS

Édimbourg, Écosse.
Population 600 000 habitants.
Température moyenne l'hiver 7 °C.
Température moyenne l'été 18 °C.
Ensoleillement 4 heures de soleil par jour.
Précipitations 130 jours par an.

Avec un vol retardé de trois heures et un débarquement vers un deuxième avion, j'ai bien cru que mon périple n'aurait jamais lieu. Mais, une fois sur place, surprise : un soleil de plomb tape sur Édimbourg. Ce n'est pas ce qu'on m'avait vendu, mais je n'ai pas le temps de philosopher sur la météo. Deux équipes de la capitale jouent dans l'élite : Heart of Midlothian et Hibernian FC. Ma première étape doit m'emmener vers Tynecastle Park, le stade de Hearts. J'ai rendez-vous avec un certain David Allan au musée du club. Il faut traverser une bonne partie de la ville vers l'ouest. Sur le chemin, au niveau de Haymarket, je décide de me sustenter dans un pub. Derrière moi, une jeune femme, en kilt, béret sur la tête, a descendu deux bières. Jürgen Klopp s'exprime sur Sky Sports. Au comptoir, il y a du monde pour un vendredi midi. Sur le menu, le nombre de calories est inscrit pour chaque plat… Tout est très copieux, la diète attendra. Je jette mon dévolu sur une espèce de bœuf bourguignon, le stovies. Une fois le repas englouti, bien repu, je tente de reprendre ma marche en passant par des endroits pas vraiment touristiques.

Dix mille actionnaires pour Hearts

L'entrée du musée se fait derrière le stade. Dans cette grande pièce, les vitrines sont garnies d'archives vieilles de plus de cent ans. Pendant les quelques minutes d'attente, je me dis que mon esprit n'a pas encore fait la transition vers cette

59

obscure langue qu'est l'écossais. La porte s'ouvre, un homme arborant une chemise à fleurs décline son identité. C'est "Davy". Je dois avouer que je ne m'attendais pas à cette dégaine, mais je suis rapidement stupéfait par son savoir encyclopédique. Le nom de l'équipe est lié à un dance club où on bringuait jadis, lui-même tiré d'une œuvre de l'écrivain du XIX[e] siècle Walter Scott. On remonte le temps, les anciennes gloires, les joueurs au front lors des conflits mondiaux, l'épopée glorieuse des années 1950-1960... J'ai presque envie de poser une question sur une saison au hasard pour le tester, mais il aurait la réponse, le bougre.

Soudain, un touriste anglais débarque, c'est un fan d'Arsenal. Dix minutes plus tard, David s'excuse : "Je reviens, il faut que je lui montre quelque chose." Ça le démangeait, comme s'il était obsédé par l'idée de transmettre. On reprend, mais tout d'un coup, le voilà reparti. Il déboule avec une immense carte dépeignant un projet de stade de 100 000 places envisagé dans les années 1930. "Avec plus de places de parking que de voitures en circulation à l'époque, rigole-t-il. Moi je ne les ai vus que perdre. Mais lui, il les a vus gagner, vu son âge !", plaisante-t-il avec un collègue intrigué par ma présence. Le titre paumé à la dernière journée en 1986 le hante, "c'était le pire jour de ma vie".

Pour le ballon rond, tout démarre dans les années 1870. La semaine de travail passe à cinq jours et demi. Avant de sortir le samedi soir, •••

PRATIQUE

Décalage horaire - 1 heure.
Distance Paris-Édimbourg 1 100 kilomètres par la route.
Vol Paris Orly-Edimbourg 2 heures.
Prix du billet d'avion Entre 80 et 290 euros l'aller-retour.
Une nuit d'hôtel Entre 60 et 180 euros.
Trajet aéroport - centre-ville Autour de 6 euros en transport en commun, 30 euros en taxi.
Ticket de transport en commun 2 euros.

Ville de foot

Les Écossais ont inventé le curling et le golf mais pas que… Avec l'Angleterre, ils ont été les pionniers du ballon rond. Et à Édimbourg, comme partout en Écosse, le respect de l'histoire et des traditions – kilt, pubs… – revêt un sens. David Allan, mémoire vivante de Heart of Midlothian (ci-dessus), en est la preuve vivante : le football est une affaire sérieuse, que l'on soit fan des Hearts ou de Hibernian.

••• on cherche des activités l'après-midi. Alors, les hommes se rejoignent pour jouer dans un grand parc au sud, The Meadows. De fil en aiguille, Hibernian a opté pour le nord-est, Heart of Midlothian s'est installé à l'ouest. Cent cinquante ans de rivalité, mais sans vraie dimension religieuse contrairement à Glasgow entre les Rangers et le Celtic. "Quand le calendrier sort, explique David, tu cherches les matches contre Hibs en premier. Même en jouant mal, beaucoup considèrent la saison réussie si tu les bats." En 2014, les supporters ont sauvé le club, alors criblé de dettes. Aujourd'hui, ils sont près de dix mille petits actionnaires. "Certains ont donné 51 livres sterling, s'amuse David, car on a gagné 5-1 la finale de la Cup contre Hibernian en 2012." Quid d'un investisseur étranger ? "Le seul moyen serait qu'il donne 10 000 livres à chaque membre, et encore…"

Fanions, programmes et goodies

L'heure tourne. Hibernian FC affronte St Johnstone ce soir. Je saute dans l'un des nombreux bus rouge et blanc à deux étages, direction Easter Road. J'erre en faisant face à un service de sécurité tatillon, à l'amabilité peu certaine. Je n'ai jamais autant ouvert mon sac en si peu de temps. Là, sur un muret, une mère me parle de "Paris, ville magnifique", pendant que son ado descend une pizza pepperoni sans broncher. Les abords du stade, qui n'ouvre qu'une heure avant la rencontre,

ON DÉGUSTE QUOI ? *Pas forcément gastronomique…*

1. Fish and chips
Un incontournable. Du haddock frit, des frites et une sauce tartare. Spécialité locale qu'on trouve dans les restaurants, les pubs mais aussi dans la rue, avec des petites guinguettes ou des food-trucks.

2. Haggis
Un plat écossais très connu, mais aussi un des plus repoussants visuellement. Une panse de brebis, une farce d'abats de mouton, mélangée avec des épices, des oignons et de l'avoine. Servi avec une purée *(photo)*.

3. Stovies
Parfait pour se réchauffer en hiver. En plus d'un ragoût de bœuf, il est servi avec des légumes cuits à l'eau (chou, petits pois…), des carottes rôties et du pain pour saucer.

4. Scottish pie
Aussi appelées Scotch pies. Le mouton est l'ingrédient principal, sous une forme hachée, il vient remplir une tarte fourrée et poivrée. Parfait pour manger sur le pouce.

5. Whisky
Une véritable fierté nationale. Dans les pubs ou les boutiques spécialisées, le choix est infini. On dégustera un Glenturret, d'une des plus vieilles distilleries d'Écosse, qui propose une gamme de single malt allant de 7 à 30 ans d'âge.

STADE

1. Tynecastle Park
McLeod St,
Edinburgh EH11 2NL.
Club résident
Heart of Midlothian.
Inauguration 1886.
Capacité 20 000 places.

2. Easter Road
12 Albion Pl,
Edinburgh EH7 5QG.
Club résident Hibernian FC.
Inauguration 1893.
Capacité 20 000 places.

3. Meadowbank Stadium
London Rd,
Edinburgh EH7 6AE.
Club résident
FC Édimbourg (D3).
Inauguration 1970.
Capacité 500 places assises.

sont bondés. En face, un magasin m'intrigue. Il expose une myriade de programmes de match, de fanions, de goodies en tout genre. "Ne prends pas les clients en photo, on ne sait jamais, il y en a peut-être qui sont recherchés par la police", avertit le gérant avachi sur le comptoir. Il n'a pas l'air commode, un peu rustique, comme son commerce.

Il est l'heure de lancer la tournée des pubs, tous pleins. À la porte du *Mash Tun,* le patron fait la sécurité. "Je suis supporter de Hibs car, quand ils gagnent, ça tourne ici." À l'intérieur, la serveuse déambule péniblement entre les tables pour débarrasser assiettes et verres. Je poursuis ma balade, croisant des fans à l'alcoolémie avancée qui chantent, verres de bière à la main. Je pénètre dans le pittoresque *Tamsons Bar,* maillots et photos d'Hibernian sur les murs, musique à fond. J'entame un dialogue avec le propriétaire, mais je me retrouve dans l'étrange situation de ne rien comprendre. Ses employés traduisent. Le taulier va partir vivre à Toulon l'an prochain. Pourquoi ? *"I'm fucking 70 years old."* Cette fois, j'ai compris.

Food-truck sans alcool

Plus le match approche, plus les bars se vident, ils diffusent la Serie A, le quartier retrouve son calme. La journée touche à sa fin, et je suis pris au piège. Il n'est pas encore 20 heures qu'une demi-douzaine de restaurants m'indique que la cuisine est fermée. J'apprends à mes dépens que manger à cette heure reste une gageure. Le lendemain, un brouillard m'empêche de voir à 50 mètres. Même l'imposant château d'Édimbourg sur les hauteurs a disparu. L'atmosphère est pesante. Dans les rues, une odeur de bière mélangée à celle des poubelles flotte dans l'air, il y a même quelques taches de sang. À la mi-journée, Heart of Midlothian reçoit le leader, le Celtic. Il pleut à verse et j'arrive au Tynecastle Park de bonne heure pour prendre le pouls. Un homme m'aborde pour savoir ce que je pense du montant des loyers à Édimbourg. Il est 10 h 30, et au *Tynecastle Arms,* un pub au coin de la rue, les bières coulent à flots.

Petit à petit, les supporters font la queue aux différentes entrées. Dans l'enceinte, ce sont les fans du Celtic qui attirent mon attention tant ils font du boucan. Mais les supporters des Hearts ne se laissent pas faire, en dépit de quelques sièges vides. Le VAR vient d'être introduit, c'est ce qui va mettre le feu aux poudres en tribunes après une décision litigieuse. Hearts réussit à égaliser et même à prendre l'avantage avant la pause. C'est l'explosion. Un florilège de buts s'abat sur le terrain en seconde période, mais, finalement, au terme d'un match fou, l'équipe s'incline 4-3. Une rencontre spectaculaire, dans une ambiance festive. J'ai même réussi à grignoter une *pie* (une tarte) en ignorant ce qu'il y avait dedans. Le temps presse, je file à l'autre bout de la ville pour le match de D3 entre le FC Édimbourg et Airdrieonians. En me •••

Ville de foot

Qu'il est loin le temps des succès européens et du faste du football écossais. Pourtant, la ferveur demeure autour des stades d'Édimbourg au son des cornemuses.

••• donnant mon billet, mon interlocutrice semble étonnée et me remercie d'être venu. Quelques centaines de personnes s'amassent sous la pluie au Meadowbank Stadium. Des enfants font le show et amusent la galerie à coups de tambours et de chansons. À l'entrée, il y a un petit food-truck qui sert de la nourriture et des boissons. À ma grande surprise, réputation écossaise oblige, on ne vend pas d'alcool.

Le défi : prendre un demi dans 36 pubs

Un peu avant le coup d'envoi, huit individus très expressifs débarquent à côté de moi. Ils viennent de Norvège. Je tente de comprendre comment ils se sont retrouvés là, au beau milieu de leurs vacances, mais, à chaque fois, l'un d'eux lâche une blague dans une langue qui m'est inconnue. Les locaux s'imposent 3-1. Je repars à la hâte vers le centre. La radio tourne dans le taxi qui me ramène. Un journaliste énumère tous les résultats possibles et imaginables de l'après-midi en Écosse. Je ne connais aucune équipe, mais, pendant tout le trajet, médusé, j'écoute religieusement.

Je dois rencontrer Stephen Dunn, un membre du board d'Hibernian FC. Après une poignée de main chaleureuse, je décèle un léger rictus quand il évoque la défaite de Heart of Midlothian. Puis, en pointant du doigt Rose Street, il m'explique : "Tu vois ici, avant, il y avait 36 pubs. Le jeu, c'était de prendre un demi dans chacun d'eux." On pénètre

ON VISITE QUOI ? *La vieille ville en vedette*

1. Edinburgh Castle
Cette prestigieuse forteresse, visible au loin, surplombant toute la ville et située à l'ouest de la Old Town, est l'un des monuments les plus visités du pays.

2. Royal Mile
Cœur historique de la vieille ville, cette artère principale va du château jusqu'au palais de Holyrood, en passant par la cathédrale Saint-Gilles *(photo)*, le musée d'Édimbourg ou encore le parlement écossais.

3. Calton Hill
La vue panoramique est à couper le souffle. Sur cette colline, on retrouve également le National Monument ou le Nelson Monument. Une balade reposante à deux pas du centre.

4. The Palace of Holyroodhouse
Résidence royale officielle, cet impressionnant édifice rassemble également des vestiges du règne de Marie Stuart, reine d'Écosse au XVI[e] siècle. Quantité de dignitaires étrangers l'ont visité.

5. Les pubs
Comme des monuments historiques, ils sont très nombreux et souvent mis en avant. Décoration, ambiance, devanture... S'y aventurer est un passage obligé.

dans l'un d'eux et Stephen commande "un chardonnay, ou quelque chose du genre". Il doit y aller mollo, rentré tard la veille, il est encore de sortie ce soir. J'ai affaire à un inconditionnel des Hibs. Une tradition familiale depuis son arrière-grand-père, fervent supporter dès la fin du XIX^{e} siècle. À l'époque, l'arrivée d'Irlandais a contribué à façonner le club. "La plupart du temps contre Hearts, ce n'est pas du grand foot. L'important, c'est de gagner. Il n'y a pas de Hibs sans Hearts, et vice-versa."

Il me parle de tout et de rien, du cataclysme de la saison 2013-2014 quand les deux équipes étaient en D2, de son désarroi de ne plus voir l'Écosse en Coupe du monde, de "la masse salariale dix fois supérieure" du Celtic, même de la L1 et du PSG. Le fameux France-Écosse de 2007 et le succès au Parc des Princes (1-0) déboule. Avant le sujet le plus important. "On veut battre l'Angleterre. Ils sont plus grands, plus riches. Mais on a un dicton : l'Écosse est aussi forte que n'importe qui." Avant de s'échapper, il glisse quelques mots sur sa passion pour la photo, avant de me conseiller des adresses pour "profiter de la soirée". Trop aimable.

Un crachat porte-bonheur

Dimanche, mon dernier jour. Le ciel est beaucoup plus clément. La vieille ville est resplendissante, un peu perchée, avec ses nombreuses marches et son majestueux château, surplombant le parc que je traverse depuis Princes Street. Plus bas, les coureurs sont présents en masse pour une course de dix kilomètres. Les rues sont jonchées de maisons colorées, alors qu'ailleurs, c'est une pierre plus sombre qui orne les bâtiments. J'entends souvent parler français. Je tombe sur la statue d'un philosophe, David Hume. D'après la tradition, toucher son pied doré porte chance. Certains le font vraiment. En pleine Royal Mile, la rue principale de la Old Town, un cœur semblable au blason de Heart of Midlothian est pavé au sol. Il paraît que cracher dessus porte bonheur, mais aussi qu'on pendait des prisonniers à cet endroit précis.

Je passe devant Grassmarket, puis la gare centrale, Waverley Station, pour rejoindre Calton Hill. En haut de cette colline, la vue est époustouflante. Au loin, on distingue la mer et les docks. Je rebrousse chemin, et non loin de St Giles Cathedral, des joueurs de cornemuse performent devant des dizaines de badauds. Le centre-ville est très animé, avec de la musique, des hommes en kilt et une convivialité qui marque. Les boutiques de cachemire et de whisky pullulent. On dévore volontiers un fish and chips ou un hot-dog en extérieur. Dans un bric-à-brac, on vend le CD des Red Hot Chilli Pipers. Ça ne s'invente pas. Je croise quelques-uns avec des maillots d'équipes anglaises sous leur manteau, d'autres bras nus. Midi approche, les queues se forment devant les pubs. À la télévision, la Premier League ; sur les tables, des bières, parce que la vie va continuer. ⬢ J. D.

Avant de se poser dans les pubs, de se restaurer sur le pouce avec les fans d'Hibernian ou d'assister aux rencontres du FC Édimbourg, en Troisième Division, une visite de la vieille ville près de la Bank of Scotland s'impose.

LE PREMIER KING DE MANCHESTER

Malgré George Best et Bobby Charlton, l'Écossais Denis Law, sacré en 1964, ralliait les suffrages des fans des Red Devils. Aujourd'hui encore, à 82 ans, il reste l'idole d'Old Trafford.

Par Philippe Auclair, à Londres

Old Trafford n'attendit pas l'arrivée d'Éric Cantona pour couronner son premier King, et celui-là ne venait pas de Marseille, mais d'Écosse, d'Aberdeen. Dernier des sept enfants d'un pêcheur si pauvre que son benjamin ne porta de chaussures qu'à 12 ans, ce gringalet souffrant de strabisme devait porter d'épaisses lunettes, même sur le terrain. Ainsi grandit Denis Law, le futur souverain de Manchester United, le seul homme à avoir non pas une, mais deux statues au Théâtre des Rêves, celle de la Sainte Trinité sur Matt Busby Way, arrêt obligatoire pour les touristes, l'autre sur le parvis de la Stretford End, d'où s'élevait encore la chanson qui suit, bien des années après avoir cessé d'enchanter les Red Devils : "Il pouvait tacler et dribbler/Comme un aigle il s'élançait dans les airs/Ce merveilleux, ce magique Écossais, Denis Law/À Old Trafford il est le roi, à Maine Road, il est juste une star/ (...) On entendait la foule chanter : "Paddy *(Crerand)* et Nobby *(Stiles)* et George *(Best)* sur l'aile/ Mais si vous me demandez qui était le plus grand que j'aie vu/Je dirais cette boule de feu, cet éclair/Le King, Denis Law."

Le génie, le maestro et le battant

Ce n'était pas son seul surnom. Pour ses compatriotes écossais, qui, à Aberdeen, lui ont aussi élevé une statue qui, comme les autres, le représente en train de célébrer un de ses buts, le bras droit levé, tenant de trois doigts la manchette de son maillot, il était également *the Lawman* ("le Justicier") et The Lion ; et, pris ensemble, ces trois surnoms cernent bien la personnalité du joueur. Ils expliquent aussi pourquoi, alors que le Manchester United des années 1960 pouvait compter sur deux figures mythologiques nommées George Best et Bobby Charlton, c'est bien Denis Law et pas eux que ses supporters avaient choisi de placer sur leur trône.

Le journaliste et écrivain écossais Patrick Barclay, qui passa une grande partie des sixties à Manchester, avait •••

PA Images/Alamy Stock Photo

En 1972, sous le maillot de Manchester United, Denis Law affiche le sourire dont il ne s'est jamais départi.

Sur les traces de...

Denis Law ne pensait pas connaître autant d'honneurs quand, enfant, il jouait au football à Aberdeen. Mais son Ballon d'Or remis par Max Urbini (en haut, à gauche) ou son titre de commandeur de l'ordre de l'Empire britannique reçu des mains du prince William (ci-dessus) ne lui ont jamais fait oublier les plaisirs de la vie familiale (ci-contre, à gauche) ou les moments partagés avec ses amis, dont le chanteur Rod Stewart (à droite). Ni la joie que le Mancunien éprouvait sur le terrain, ici contre Everton (page de droite). Une joie et des exploits dont la presse sportive, même française, se délectait.

••• pour coutume – comme beaucoup d'autres fans de cette époque bien moins tribale que la nôtre – de visiter alternativement Maine Road, l'antre de City, et Old Trafford. "Un samedi, j'allais voir Colin Bell, Mike Summerbee et « Franny » Lee jouer pour les Sky Blues, se souvient-il, et, le suivant, j'avais droit à Best, Law et Charlton. Et le plus aimé de ceux-là, au moins à United, était Denis. Pourquoi ? Parce que c'était un footballeur exceptionnel, bien sûr, bien plus que le renard de surface qu'on dépeint habituellement, mais, surtout, parce que personne ne se battait avec la même rage que lui sur un terrain. Best était le génie, Charlton le maestro, le plus grand joueur anglais de sa génération, mais Law, c'était le roi proclamé par la foule, le battant qui refusait la défaite, qui défendait ses couleurs avec une ferveur égale à ceux qui l'encourageaient."

L'amour du risque

Cette ferveur, ce désir brûlant d'être au cœur de l'action devant le but, et donc au cœur du danger, lui coûtèrent cher toute sa carrière durant, comme en témoigne le nombre de matches qu'il manqua après avoir trop exigé de son corps ou, plus souvent, été la cible d'un tacle trop appuyé.

En 1963-1964, l'année de son Ballon d'Or, alors qu'il était au sommet de son art, ce sont treize rencontres de Championnat pour lesquelles il déclara forfait, plus les trois premiers tours de la FA Cup. Cela ne l'empêcha pas pourtant de finir avec un bilan inégalé en Europe de 46 buts en 42 matches pour son club : 30 en Championnat, 10 en Coupe d'Angleterre et 6 en Coupe des Coupes, où United s'arrêta en quarts de finale face au Sporting Portugal (4-1, 0-5), alors que Law avait marqué un triplé lors du match aller, l'un des dix-huit hat-tricks qu'il inscrivit pour United en onze ans, dont six cette saison-là.

"Le roi proclamé par la foule, le battant qui refusait la défaite" Patrick Barclay, écrivain écossais

La tentation italienne

En lisant ces statistiques, on s'étonnera peut-être moins que les vingt et un jurés du Ballon d'Or 1964 eussent préféré l'Écossais, qui n'avait rien gagné, à l'Espagnol Luis Suarez, déjà récipiendaire du trophée quatre ans plus tôt et qui, lui, avait remporté la Coupe d'Europe des clubs champions et la Coupe intercontinentale avec le *grande* Inter de Helenio Herrera, plus la Coupe d'Europe des nations avec la Roja. Il ne s'agissait pas d'une injustice : Law était bien alors le meilleur avant-centre de son temps, ce que l'Europe du football savait depuis quelques années déjà. La preuve : en 1961, le Torino avait mis plus de 100 000 livres sterling sur la table – un nouveau record des transferts pour un joueur britannique – afin de le faire venir en Italie, alors qu'il n'avait que 21 ans et venait tout juste de percer à Manchester City.

Déjà, à cette période-là, l'histoire d'amour entre le lauréat 1964 et le Ballon d'Or avait débuté. Ainsi, en 1961, il décrochait une vingt-troisième place, suivie d'une onzième l'année suivante, avant de finir quatrième en 1963, onzième en 1965 et dix-huitième en 1966, l'année du sacre de son coéquipier mancunien, Bobby Charlton, et ce, malgré l'absence de la sélection écossaise à la World Cup 66.

Le gardien Alex Stepney, qui fut son coéquipier de 1966 à 1973, décrit ainsi les qualités qui électrisaient le public d'Old Trafford : "Il était comme du vif-argent. Les

L'Équipe - Trinity Mirror/Mirrorpix/Alamy Stock Photo - PA Images/Alamy Stock Photo

Le classement de 1964

1. **Denis Law** (ECO, Manchester United), 61 points
2. **Luis Suarez** (ESP, Inter Milan), 43 pts
3. **Amancio Amaro** (ESP, Real Madrid) 38 pts
4. **Eusebio** (POR, Benfica), 31 pts
5. **Paul Van Himst** (BEL, Anderlecht), 28 pts
6. **Jimmy Greaves** (ANG, Tottenham), 19 pts
7. **Mario Corso** (ITA, Inter Milan), 17 pts
8. **Lev Yachine** (URSS, Dynamo Moscou), 15 pts
9. **Gianni Rivera** (ITA, AC Milan), 14 pts
10. **Valery Voronine** (URSS, Torpedo Moscou), 11 pts
11. **Karl-Heinz Schnellinger** (RFA, AS Rome), 6 pts
–. **Ferenc Bene** (HON, Ujpest), 6 pts
13. **Jean Nicolay** (BEL, Standard de Liège), 5 pts
14. **Helmut Haller** (RFA, Bologne), 4 pts
15. **Jose Torres** (POR, Benfica), 3 pts
16. **Flórian Albert** (HON, Ferencvaros), 2 pts
–. **José Altafini** (ITA, AC Milan), 2 pts
–. **Coen Mouljin** (HOL, Feyenoord), 2 pts
19. **Nestor Combin** (FRA, Juventus Turin), 1 pt
–. **Giacinto Facchetti** (ITA, Inter Milan), 1 pt
–. **Jef Jurion** (BEL, Anderlecht), 1 pt
–. **Ole Madsen** (DAN, Hallrup IK), 1 pt
–. **Alessandro Mazzola** (ITA, Inter Milan), 1 pt
–. **Bobby Moore** (ANG, West Ham), 1 pt
–. **Omar Sivori** ITA, Juventus Turin), 1 pt
–. **Klaus Urbanczyk** (RDA, Chemie Halle) 1 pt

ballons qui lui arrivaient dans la surface finissaient dans les filets avant que quiconque aie compris comment. Il était comme un éclair. C'est que même si, de la tête, je n'ai jamais vu quelqu'un qu'on puisse lui comparer, physiquement, il n'était vraiment pas le mieux bâti des athlètes. Il compensait cela par son agilité, sa vitesse, son astuce. Non, il n'était pas un avant-centre typique."

Le footballeur total

Barclay est du même avis. "Parce que les trop rares images qu'on a de lui le montrent souvent dans la surface, à la conclusion, on se fait une idée erronée de ce qu'il faisait sur un terrain, affirme-t-il. N'oubliez pas qu'il avait commencé milieu de terrain. En fait, il décrochait davantage que quelque autre numéro 9 britannique de son temps, un peu comme Hidegkuti le faisait pour les Hongrois des années 1950. Il pouvait passer, long et court, dribbler, partir de son propre camp et, bien sûr, finir. Il était un footballeur complet, je dirais même un footballeur total, au sens que lui donneraient les Hollandais plus tard. C'est aussi pour cela qu'il était adulé de la sorte, et je le répète : davantage que quelque autre avant Cantona." Et des prestations comme celle en finale de la FA Cup 1963 victorieuse contre Leicester (3-1), durant laquelle Law disputa un match lumineux, combinant pour une fois les rôles d'avant-centre et de numéro 10, ne pouvaient que renforcer cette adulation.

"Il n'était vraiment pas le mieux bâti mais compensait par son agilité, sa vitesse, son astuce" Alex Stepney, coéquipier à Man United

Une ferveur qui ne s'est jamais éteinte au fil du temps. Même quand Denis Law retourna à Manchester City au crépuscule de sa carrière, en 1973, après avoir passé onze ans à United. Même quand une légende tenace lui attribua lors de son dernier match professionnel, durant la saison 1973-1974, le but qui condamnait alors son ancien club à la relégation. Le seul but que Law ne célébra pas de sa manière habituelle avait été inscrit d'une talonnade. Mais les supporters des Red Devils savaient que, quoi qu'il arrivât à •••

L'Équipe - MAO/L'Équipe - A Images/Alamy Stock Photo

Sur les traces de...

Entouré de ses coéquipiers de Man City, Ken Barnes, David Wagstaffe, Barry Betts, Alan Oakes et Colin Barlow (de gauche à droite), Denis Law fête ses 21 ans en 1961. Un peu plus d'un an plus tard, l'Écossais rejoint Old Trafford, son jardin. Et, aujourd'hui encore, les fans des Red Devils aiment se transmettre la légende de Denis.

••• Maine Road, les résultats sur les autres pelouses avaient scellé le sort des leurs. Leur King n'était pas un assassin.

Le souvenir des belles choses

Durant toutes ces années, l'un de ses admirateurs avait pour nom Alex Ferguson, plus jeune d'un an et demi. Un Ferguson, qui, à l'orée des années 1960, commençait alors à se faire un nom dans le football écossais sous les maillots de St Johnstone, Dunfermline et les Rangers. "Nous avons tous besoin de modèles, dit sir Alex, et quand je le regardais, je pensais : « C'est lui que je voudrais être »", le "footballeur total" de Barclay, le "vif-argent" de Stepney, mais aussi, pour son biographe Alex Gordon, "l'esprit libre, l'extraverti, la pièce unique, cette combinaison d'impudence et d'intelligence, de classe et de présence que révéraient les fans, celui qui était, est et sera toujours le King" (*King And Country,* édition Arena Sport).

"Quand je le regardais jouer, je pensais : « C'est lui que je voudrais être »" Alex Ferguson

De fait, le temps n'est pas encore parvenu à rompre le lien affectif entre ce roi et ses anciens sujets. Aujourd'hui âgé de 82 ans, Denis Law continue de rendre visite au stade dont il foula la pelouse pour la dernière fois le 20 janvier 1973 (à bientôt 34 ans), lorsque Tommy Docherty, l'entraîneur que Denis Law lui-même avait recommandé au club, prit la décision de l'écarter de l'équipe. Son apparition dans la tribune présidentielle déclenche toujours les applaudissements du public, et parfois même un chant vieux d'un demi-siècle. Mais le temps a été cruel avec Denis Law, dont Stepney dit qu'il avait "toujours l'esprit en éveil, au point de vous bombarder constamment de questions sur tout et n'importe quoi, ce qui, quand j'y pense, le définit parfaitement comme joueur".

Mais, comme Bobby Charlton, lui aussi est devenu la victime de cette malédiction qui poursuit les joueurs de ces années-là, la maladie d'Alzheimer, qui, dans son cas, se trouve associée à une démence vasculaire. Il révéla son mal en août 2021, et le fit à la Denis Law, sans prendre de gants, ce qui n'en rendait ses mots que plus bouleversants. "Vous espérez que vous y échapperez, dit-il. Vous faites même des blagues sur le sujet, en ignorant les premiers signes, parce que vous ne voulez pas que ce soit la vérité. Vous devenez colérique, frustré, confus et puis inquiet, inquiet pour votre famille, parce que c'est elle qui va devoir s'en occuper. Je suis conscient de ce qu'il se passe, et c'est pour ça que je veux confronter ma situation pendant que j'en suis capable, parce que je sais qu'il y aura des jours où je ne comprendrai plus. Et je hais cette pensée." Le cœur de *The Lion* bat toujours en lui. ⬢ Ph. A.

Denis Law
82 ans. Né le 24 février 1940 (82 ans), à Aberdeen (Écosse). 1,75 m ; 71 kg.

Parcours
Huddersfield (1957-1959), Manchester City (1960-1961), Torino (1961-1962), Manchester United (1962-1973), Manchester City (1973-1974).

Palmarès
Ligue des champions 1968 ; Championnat d'Angleterre 1965 et 1967 ; Coupe d'Angleterre 1963 ; Charity Shield 1965 et 1967 ; Ballon d'Or 1964.

Stéphane Mantey/L'Équipe - PA Images/Alamy Stock Photo

Prénom Pascal
Nom Ferré
Âge 54 ans
Pays France

Équipe préférée le Brésil 1970
Média *France Football*
Nombre de participations au jury du BO 6

Son "score" (nombre de fois où il a donné le vainqueur final) 3/6

"JE POURRAIS DIRE QUE J'AI FAIT PEUR À MESSI"

"Quand, ce jour-là, nous avons franchi le portail de sa maison barcelonaise pour filer avec notre « cargaison » planquée dans le coffre, on jurerait avoir entraperçu dans l'œil de Leo Messi la même inquiétude que celle si souvent vue dans le regard de ceux censés le prendre au marquage. Je pourrais dire que j'ai fait peur à Messi. L'Argentin, qui venait de nous recevoir à l'occasion de son sixième sceptre, avait ses raisons. Pour les besoins de la cérémonie à venir, il nous a confié ses six Ballons d'Or que l'on a préféré convoyer jusqu'à Paris en voiture plutôt que par avion par souci de discrétion. On se souvenait trop bien qu'un an plus tôt on avait passé un peu (trop) de temps avec un agent de sécurité zélé de Roissy avant l'embarquement pour Madrid. La faute à un passage aux rayons remarqué de notre bagage à main doré qui a laissé coite la préposée. Devant notre refus d'ouvrir le caisson abritant le trophée promis à Modric, elle avait rameuté toute sa direction.

"Le go fast des six Ballons d'Or a failli mal tourner"

En fait, c'est tout ça le Ballon d'Or. Des dingueries ordinaires en pagaille, souvent partagées avec Nicolas Manissier et Jérôme Cazadieu. Un joueur qui chiale au téléphone à l'annonce de sa victoire, le club d'un lauréat qui menace la veille de la cérémonie de ne pas venir, un joueur (jamais apparu dans une liste de nommés) qui demande ingénument combien ça coûterait « d'acheter » le vote, un quintuple lauréat qui vous jette en pâture à son demi-milliard d'abonnés sur les réseaux sociaux, des déguisements pour échapper aux collègues lors des visites chez les vainqueurs, un nommé qui vide son minibar juste avant de filer à la cérémonie, une lauréate qui se met en soutif sans sommation pour changer de tenue avant le shooting prévu pour *FF,* un joueur qui annule sa venue faute d'avoir obtenu la garantie d'un meilleur classement final qu'un « rival », un président de club malade que l'on sort du lit pour s'assurer de sa présence à la soirée de remise, un autre qui vous propose de l'accompagner du côté de Pigalle lors de sa venue à Paris, des échanges WhatsApp avec un président de la République pour organiser une venue qui capotera… C'est tout ça l'effet BO.

Au fait, le *go fast* des six Ballons d'Or de Messi s'est bien passé. Avec juste une grosse frayeur intermédiaire au niveau de la frontière franco-espagnole quand la douane volante nous a fait signe de nous garer sur le côté pour un contrôle. Avant de finalement se raviser et de nous laisser filer."

Illustration Laura Acquaviva

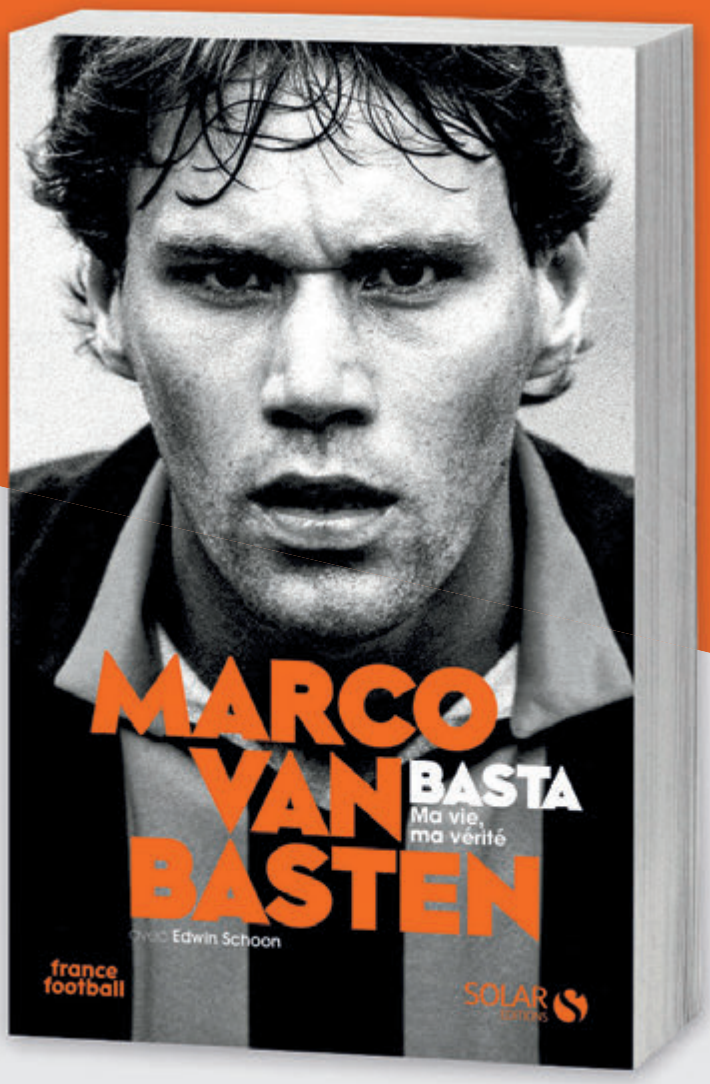
LE ROI LION EST MORT

Gianluca Vialli n'a pas toujours eu le crâne chauve, comme le prouve ce cliché datant de l'été 1994, avec la Juventus. Mais "Re Leone" ("Roi Lion"), comme il était surnommé, a marqué partout où il est passé. Il a obtenu sa meilleure performance au Ballon d'Or en 1991 (7e avec 18 points), l'année du seul titre de champion de la Sampdoria. A remporté la Ligue des champions avec la Juve (1996) et terminé sa carrière comme entraîneur-joueur à Chelsea. Le 6 janvier, à 58 ans, il a succombé à un cancer du pancréas.

André Lecoq/L'Équipe

Basta - Ma vie, ma vérité

disponible dès maintenant en librairie



« Je pense que le temps est venu de raconter mon histoire. De mon point de vue. Ma vérité. L'histoire que je n'ai jamais racontée. Dans laquelle je peux remettre les choses en place. Je n'épargnerai personne. Et moi moins que quiconque. » **Marco Van Basten**

L'ÉQUIPE

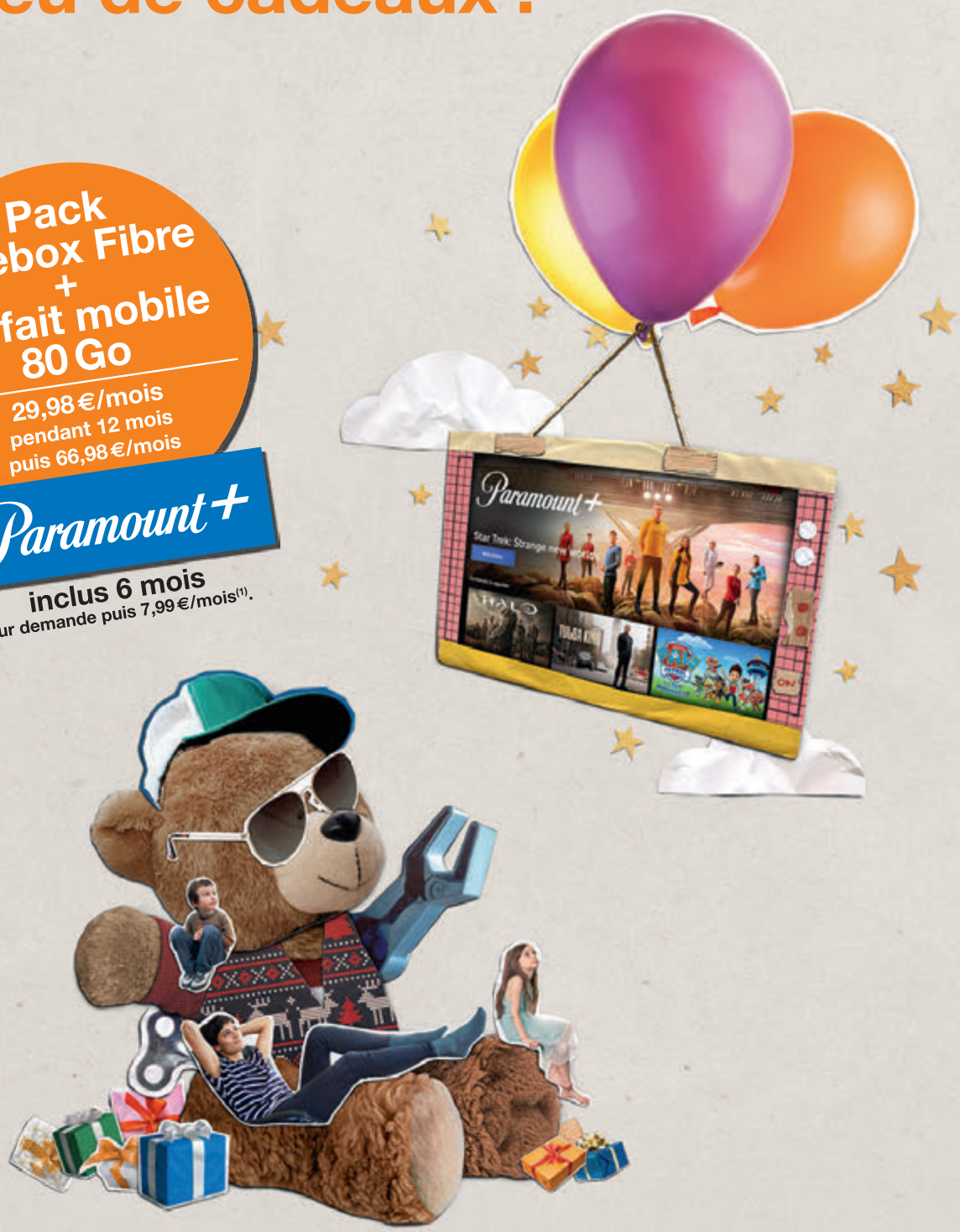
En janvier, vous reprendrez bien un peu de cadeaux ?

Pack Livebox Fibre + Forfait mobile 80 Go

29,98 €/mois pendant 12 mois puis 66,98 €/mois

Paramount+

inclus 6 mois
sur demande puis 7,99 €/mois[1].



29,98 €/mois pendant 12 mois, puis 66,98 €/mois pour les nouveaux clients : offre Livebox à 19,99 €/mois avec remises de 17 €/mois[2] et remboursement de 5 €/mois avec changement d'opérateur[3], puis 41,99 €/mois. Et forfait mobile à 9,99 €/mois avec remboursement de 15 €/mois[3], puis 24,99 €/mois[4]. Détails sur orange.fr

Kit mains-libres recommandé. Offres soumises à conditions du 05/01 au 01/02/2023 sous réserve d'éligibilité en France métropolitaine avec souscription simultanée des offres. Engagement de 12 mois pour internet. Frais de résiliation Livebox : 50 €.

(1) Option avec remise de 7,99 €/mois pendant 6 mois avec création et activation d'un compte Paramount+. Valable sous réserve d'activation de Paramount+ dans les 15 jours suivant la souscription. **(2)** 12 €/mois de remise Bon Plan et 5 €/mois de remise la Fibre au prix de l'ADSL. **(3)** Remboursements différés sur facture Orange pour les nouveaux clients mobile et/ou internet avec changement d'opérateur après le 17/09/2022. Détails et formulaire sur odr.orange.fr. **(4)** Remise de 5 €/mois comprise pour les clients souscripteurs du forfait mobile 80 Go à 29,99 €/mois et de l'offre Livebox. Non cumulable, réservée aux particuliers dans la limite de 4 forfaits 80 Go. Perte de la remise en cas de : changement d'offre, résiliation, demande de suppression de la remise par le client internet.

orange™